

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont soutenue pendant cette période et qui m'ont aidée lors de la rédaction de ce mémoire.

Premièrement, j'adresse mes remerciements à ma directrice, Trude Kolderup, qui m'a fait découvrir le roman d'Édouard Louis l'année dernière, et qui m'a beaucoup aidée avant et pendant cette épreuve. Sans sa direction, il ne serait pas possible de réaliser le mémoire à Paris.

Je remercie mes parents qui m'ont encouragée pendant toute mon éducation et pendant cette période. Depuis l'enfance, vous m'avez soutenue dans mes intérêts et mes choix dans la vie.

Je remercie Henrik qui est toujours mon soutien indispensable, peu importe la distance entre nous.

Je remercie aussi mes camarades d'université et mes amies, Ida Marie Wullum, Christina Tessem Jorstad et Silje Gartland Hoff, pour leurs conseils et leurs corrections, et de m'avoir fait rire, toujours.

De plus, je suis reconnaissante pour les nouvelles connaissances que j'ai faites pendant ce séjour à l'étranger. Aussi, je remercie mes amies françaises, Marine et Juliette, qui m'ont aidée avec la relecture.

Enfin, je veux dédier ce mémoire à mon grand-père, qui a choisi de fuir la province pour se construire une nouvelle vie, un peu comme l'auteur d'*En finir avec Eddy Bellegueule*.

Résumé

L'éloignement qui rapproche est un mémoire qui montre les différentes manières employées par le narrateur du roman, *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014), pour s'éloigner de son enfance et ainsi se rapprocher des lecteurs de son histoire. Le mémoire est une étude du genre romanesque et des théories sociologiques. Ces dernières constituent des outils que le narrateur utilise, pour s'éloigner de son passé qu'il veut quitter, mais aussi pour le comprendre.

Le genre romanesque, est, dans ce cas, utilisé pour raconter l'histoire personnelle. Le dialogue entre le héros narré du roman, Eddy Bellegueule, et le narrateur qui raconte l'histoire, est quelquefois souligné pour montrer la distance entre le narrateur et son passé. Ce dialogue nous inclut également dans le processus utilisé par le narrateur pour décrire son passé. Les deux langues de la narration, le français standard et le français populaire, montrent une séparation symbolique entre le narrateur et son milieu d'origine. De plus, la séparation symbolique est représentée par l'inspiration des théories de Pierre Bourdieu. Cette référence sociologique, que Louis a commenté dans plusieurs entretiens¹, ne serait pas possible sans l'éducation parisienne de l'auteur. Le cadre sociologique permet en effet de mieux comprendre la situation du héros narré. Les idées bourdieusiennes de « champ » et « habitus » expliquent le malaise du héros narré et le fossé entre les classes sociales du village d'Eddy Bellegueule. En montrant son milieu d'une manière honnête et inspirée par la sociologie, le narrateur dépeint une image plus identifiable de l'enfance d'Eddy pour le lecteur.

La reconnaissance du lecteur est rendue possible par les deux grands thèmes sentimentaux, la domination et la honte. En continuant d'analyser la domination à travers le prisme des théories de Bourdieu, le roman démontre que la domination cause la honte. Les épisodes sont racontés à travers la langue, et par les incidents douloureux dans la vie d'Eddy. Le narrateur s'éloigne de la honte de son enfance en la partageant avec le lecteur. Le fait que le narrateur montre son enfance à travers des sentiments reconnaissables, permet au lecteur de s'y identifier. Les descriptions du roman incluent le lecteur dans le point de vue du narrateur, et dans les manières dont il revit et décrit son passé. Cela crée une atmosphère de réalisme qui peut à la fois renforcer la sympathie pour le héros narré, mais aussi la freiner, parce qu'elle met en scène tous les aspects du personnage : ses bons côtés mais aussi ses défauts.

¹ « De même que Pierre Bourdieu construit un tableau du monde social en s'arrachant à la perception spontanée, j'essaie de m'arracher au simple témoignage » (Louis dans Abescat, 2014).

Table de matières

Remerciements.....	ii
Résumé.....	iv
1.0 Introduction et problématique.....	1
1.1 Théorie et méthode.....	2
2.0 Dialogisme pour un roman vivant et une nouvelle identité.....	7
2.1 Le héros narré et le narrateur en dialogue.....	7
2.2 L'impossibilité de pleurer, un contraste par rapport à la vie après la fuite.....	9
2.3 Les deux langues sociales contrastées.....	10
2.4 La séparation symbolique de l'environnement de l'enfance.....	12
3.0 Sous la loupe de Pierre Bourdieu.....	15
3.1 Le cadre sociologique, un avantage pour la sympathie ?.....	15
3.2 « Champ » et « habitus », des outils pour montrer les contrastes dans le village.....	16
3.3 La séparation symbolique montrée par l'intérêt du héros narré pour le théâtre.....	18
3.4 L'autre classe, un fantasme ?.....	19
3.5 L'alimentation, un exemple d'un jugement de goût dans l'habitus.....	20
3.6 Sentiment de reconnaissance dans les champs et l'habitus.....	21
4.0 La domination et la honte, un duo inévitable.....	25
4.1 « Pédale », un mot chargé par la domination symbolique.....	25
4.2 L'humiliation, une conséquence d'être dominé.....	27
4.3 La violence et la douleur, des éléments doxiques dans la société d'Eddy Bellegueule.....	28
4.4 La réaction violente, une contre-réaction de la colère ou de la honte ?.....	30
4.5 La honte de soi-même et de sa sexualité.....	32
5.0 Le réalisme sentimental, un avantage et un frein pour la sympathie ?.....	37
5.1 Les descriptions, un effet de réel pour le lecteur.....	37
5.2 Les odeurs, des évocateurs pour le mémoire du narrateur.....	39
5.3 Le côté moins sympathique du héros narré.....	40
5.4 La critique du roman.....	42
6.0 Conclusion.....	45
7.0 Bibliographie.....	49

1.0 Introduction et problématique

Ce mémoire contient une analyse du roman contemporain, *En finir avec Eddy Bellegueule*, écrit par Édouard Louis (2014). L'auteur a écrit ce roman afin de mieux comprendre son enfance et le milieu d'où il vient. « De mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux » (Louis, 2014, p. 13). Ainsi commence le roman d'Édouard Louis, manière efficace de préparer le lecteur au pire. L'histoire est brutale, et elle est écrite d'une manière détaillée.

Le roman d'Édouard Louis est personnel concernant à la fois ses souvenirs et réflexions, et son style. L'ouverture du genre romanesque permet un style personnel et libre, comme le dit Friedrich Schlegel : « Chaque roman est un genre pour soi [...]. Chaque roman est un individu pour lui-même et c'est en cela que réside l'essence du roman [...] » (Schlegel dans Todorov, 1981, p. 133). En utilisant ce genre pour se livrer, Édouard Louis parvient à nous montrer la dureté de son histoire avec sa propre langue et avec son propre style. Les moments qui nous touchent, pour le meilleur ou pour le pire, établissent notre relation avec le héros du roman, comme le dit Mladen Kozul dans son article « Sympathie et compassion à l'épreuve du corps » :

[L]es stratégies qui servent à amener les lecteurs à sentir comme leurs les aventures ou les mésaventures des personnages commandent la visée pédagogique du roman et l'engagent dans le débat sur les valeurs à partir desquelles pourrait être élaborée une conception du lien social (Kozul, 2007, p. 325).

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, cette « conception du lien social » est construite par les souvenirs que Louis partage avec nous. Puisque le roman se base sur les souvenirs d'enfance de l'auteur, la sympathie du lecteur se dirige vers un personnage réel. Le roman est devenu un « best-seller », et son histoire a touché des lecteurs du monde entier. Nous nous demandons à quel niveau Édouard Louis a réussi à créer cette connexion avec les lecteurs.

La première rencontre avec le héros narré du roman se déroule dans le couloir dans son ancienne école : « Le grand aux cheveux roux a craché *Prends ça dans ta gueule*. Le crachat s'est écoulé lentement sur mon visage, jaune et épais, comme ces glaires sonores qui obstruent la gorge des personnes âgées ou des gens malades, à l'odeur forte et nauséabonde » (Louis, 2014, p. 13). Ce récit détaillé éveille un dégoût chez nous qui fait mal tout en nous permettant de ressentir de la sympathie pour le héros. Cette rencontre brutale entre le héros narré montre à la fois la domination et la honte : la domination, parce que le héros narré est dominé par les tyrans dans le couloir, et la honte, parce qu'il est humilié devant d'autres élèves. L'auteur dit dans l'entretien : « La violence, l'humiliation, qui traversent nos vies et nous constituent, qui

sont comme les fondations plus ou moins invisibles de nos existences. Qui n'a pas vécu cela ? Je n'aime pas beaucoup l'idée d'universel, mais s'il y a bien quelque chose qui s'en approche, c'est la domination » (Louis dans Abescat, 2014). Il suggère que ce qui nous touche est le sentiment universel autour de la domination. L'effet d'être dominé par quelqu'un, entraîne souvent la honte, une émotion qui est fréquemment montrée dans *En finir avec Eddy Bellegueule* dans les épisodes qui montrent la relation entre le dominé et le dominant. Les thèmes, la domination et la violence sont des thèmes qui influencent les réactions du lecteur. De plus, ce sont des thèmes qui montrent la pertinence sociologique du roman. Car ces thèmes sont importants dans les œuvres de Pierre Bourdieu. La position dominée d'Eddy Bellegueule est montrée à travers l'univers sociologique de Bourdieu. Ainsi, le héros fonctionne comme un objet scientifique, et le roman fonctionne comme un certain laboratoire.

Le lecteur, a-t-il une sympathie totale pour le héros ? Nous allons étudier l'effet de ses rapprochements aux lecteurs et le projet de l'auteur d'en finir avec le passé. Le dynamisme du roman entre l'éloignement et l'approchement peut être le mouvement qui nous touche, puisque nous voyons l'enfant qui est humilié, même dominé, et la voix du narrateur qui surpasse les humiliations et qui prend à la fois le rôle du dominant. La distance en soi sera peut-être le but du roman. Cette analyse se concentrera sur la façon dont le roman crée ce dynamisme. La relation entre le dominé et le dominant, forme un dialogisme qui est, parfois, assez visible dans le roman : « *Aujourd'hui je serai un dur* (et je pleure alors que j'écris ces lignes ; je pleure parce que je trouve cette phrase ridicule et hideuse [...]) » (Louis, 2014, p. 155). Dans quelle mesure ce dynamisme déterminera notre sympathie pour le narrateur ? Son projet de se finir avec son passé est paradoxal : l'auteur veut dire « adieu » à son passé, mais cet adieu implique qu'il doit faire revivre le passé qu'il a l'intention de tuer. Ce paradoxe nous conduit à la problématique : Comment la relation éloignement – rapprochement est-elle déterminante pour notre sympathie vis-à-vis du héros narré, dans le roman, *En finir avec Eddy Bellegueule* ?

1.1 Théorie et méthode

Bien que le titre du roman de Louis implique de quitter son passé, son but est avant tout de comprendre son enfance. Le roman est l'un des genres les plus ouverts, et peut fonctionner comme un moyen de se distancer pour mieux réfléchir sur son passé. « [...] le roman est sans règles ni frein, ouvert à tous les possibles, en quelque sorte indéfini de tous côtés », comme l'a dit Marthe Robert (1977, p. 15-16). Édouard Louis a expliqué dans la même l'entretien déjà cité ci-dessus, qu'il ne voudrait pas s'attacher à un style unique.

Par le travail sur les mots, la ponctuation, le langage, la division en chapitres, j'ai cherché une construction littéraire qui me permettrait de déplacer le regard, de proposer une autre perception du monde que je décris, une autre vision des classes populaires (Louis dans Abescat, 2014).

La vision des classes populaires qu'il propose, s'exprime par les langages divers du roman. Dans le chapitre suivant, nous étudierons le dialogisme du roman, la distance entre le héros narré et le narrateur. Nous nous servons de la théorie du dialogisme de Mikhaïl Bakhtine. Selon ce théoricien, toutes les approches pour étudier un roman se basent sur la langue et le style de l'auteur, et *non pas* sur la langue et le style du roman. L'auteur n'est jamais neutre, et il est toujours *présent* dans le roman mais il n'utilise jamais directement une langue propre (Bakhtine, 2016, p.47). Édouard Louis écrit avec deux langues différentes : celle qui vient de son enfance, liée à la classe sociale d'où il vient, et l'autre qui est plus correcte, dont il se sert en tant que narrateur. Selon Mikhaïl Bakhtine, cela explique la valeur d'un texte : « L'esprit (le mien comme celui d'autrui) ne peut être donné comme chose (comme l'objet immédiat des sciences naturelles) mais seulement à travers une expression par signes, une réalisation par des « textes », et qui valent pour soi et pour autrui [...] » (Bakhtine dans Todorov, 1981, p. 33). Les pensées d'un locuteur se montrent dans un roman, et il est de même avec *En finir avec Eddy Bellegueule*. Cette recherche d'un *sujet* dans des textes s'accorde avec la problématique, où les traces de la voix d'Édouard Louis déterminent notre expérience de sa présence dans le roman.

Le troisième chapitre du mémoire étudie les théories de Pierre Bourdieu pour montrer comment un cadre sociologique est favorable pour expliquer et comprendre une vie vécue dans un milieu particulier. Une approche inspirée par la sociologie est la meilleure méthode pour comprendre et étudier un milieu social. Édouard Louis est inspiré par les théories de Pierre Bourdieu, le sociologue français connu pour ses théories de la reproduction sociale et ses catégorisations de la société. Dans la dernière œuvre de Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse* (2004), le sociologue tente de faire une auto-analyse de sa carrière professionnelle. « [J]e m'oblige (et m'autorise) à retenir tous les traits qui sont pertinents du point de vue de la sociologie, c'est-à-dire nécessaires à l'explication et à la compréhension sociologiques, et ceux-là seulement » (p. 11-12). Cependant nous ne lisons pas le roman de Louis comme un ouvrage auto-analyse total, mais nous pouvons le lire comme un *familiarisation* des idées centrales de Bourdieu. C'est-à-dire que nous étudions comment les idées sociologiques, « champ » et « habitus » sont exemplifiées à travers le milieu d'Eddy Bellegueule. Se regarder soi-même comme un objet scientifique est un type d'éloignement, puisqu'on se met sous une loupe, comme un objet. Il faut noter que Louis n'a pas l'intention de se soumettre à un témoignage pur : « De même que Pierre Bourdieu construit un tableau du

monde social en s'arrachant à la perception spontanée, j'essaie de m'arracher au simple témoignage » (Louis dans Abescat, 2014). Si nous interprétons cette utilisation de théorie sociologique comme un éloignement, nous pouvons inclure les théories de Bourdieu pour étudier la façon dont le roman est écrit. Sur le dos d'*En finir avec Eddy Bellegueule*, Édouard Louis a écrit « Ce livre est une tentative pour comprendre » (2014). Cette compréhension n'aurait pas été possible sans sa fuite de Picardie et son éducation parisienne. C'est-à-dire que ce n'est pas seulement cette approche scientifique qui l'éloigne de son passé, mais aussi le fait qu'il soit capable de s'inspirer de la sociologie. Faire des études supérieures est un contraste avec la culture de sa famille. Cette exemplification des théories sociologiques, a-t-elle une influence sur la reconnaissance de la situation du héros narré ?

Dans le quatrième chapitre nous continuerons d'utiliser les idées bourdieusiennes, et en particulier son idée sur la domination. Dans le livre, *La domination masculine* (1998), de Bourdieu, il discute l'omniprésence de la domination masculine dans la société et en particulier à travers la force qu'il appelle « la violence symbolique » qu'on trouve par exemple à travers la langue le style de vie (p. 12). Le grand thème, assez souligné dans des formes diverses dans le roman d'Édouard Louis, c'est la domination. Selon l'écrivain et professeur Jean-Pierre Martin (2006), la honte est une émotion que tout le monde connaît : « La honte apparaît comme la chose du monde la mieux partagée, et cependant ici chacun est seul. Les moyens ne manquent pas de refouler cette émotion commune » (p. 18). Cela veut dire que la honte est un sentiment que le lecteur reconnaît. En partageant les épisodes honteux de son passé, le narrateur montre qu'il s'éloigne de la honte, mais il nous approche quand il partage avec le lecteur. Nous étudierons les épisodes qui montre cette connexion entre la domination et la honte dans les chapitres, *Au collège*, *La douleur*, *Le rôle d'homme*, *La bonne éducation* et *Le hangar*.

La combinaison entre la fiction et la vérité est intéressante puisqu'elle rend possibles les méthodes différentes pour étudier le roman. En dépit du genre fictif, obtient-il un effet de réalité ? Pour finir le mémoire, nous regardions, dans le cinquième chapitre, quel type effet de réalisme le roman crée avec les descriptions détaillées et les thèmes reconnaissantes. Le narrateur se dévoile de manière très honnête et nous invite de regarder les épisodes de son point de vue. Les descriptions nous aident à lire le texte passionnément. Le professeur norvégienne, Toril Moi, dit dans son article, *Å lese med innlevelse* (2017), que la description dépasse la limite entre la fiction en non-fiction, et que la description fournit également le sujet et le monde. Avec les descriptions, le narrateur partage son réalité, et comment il revit les épisodes de l'enfance en distance.

Cette combinaison particulière entre la fiction et la vérité légitime une approche double, où nous avons la possibilité d'étudier le cadre scientifique et thématique, et aussi les moyens littéraires que Louis a utilisés. L'approche que nous proposons pour étudier le roman traite donc à la fois le genre du roman et les théories de Bakhtine et Bourdieu dans une façon thématique. L'approche ouvre pour des interprétations complexes. Elle rend possible une analyse littéraire, en plus, elle donne la possibilité d'une analyse inspirée par la sociologie. Dans le mémoire nous utilisons quelques citations d'Édouard Louis. Il sera difficile de lire sa littérature, sans réfléchir de l'auteur, puisqu'il a fait plusieurs entretiens sur son passé. Cela fait que nous avons déjà une image du narrateur en lisant le roman.

Avec une méthode inspirée par le théoricien Jean Starobinski, il est possible s'interroger sur la valeur autobiographique du roman *En finir avec Eddy Bellegueule*. L'article, *Le Progrès de l'interprète* (1970) discute le cadre stylistique d'une autobiographie. Starobinski souligne l'importance de la distance que l'auteur doit établir entre le soi présent et le soi passé. Il a aussi montré l'importance d'analyser l'œuvre d'une manière totale. Inspirée par l'Ecole de Genève, l'analyse sera non dogmatique parce que le roman est un *sujet vivant*². L'interprétation est un processus créatif et on peut dire que l'interprète est en dialogue avec le roman. En pensant cela, nous sommes conscientes du fait qu'il existe des nombreuses interprétations possibles, dépendant de celui qui interprète.

² La tradition de « L'école de Genève » : « [L]'enseignement et la recherche au Département de langue et de littérature françaises modernes visent à une critique ouverte qui confirme le souci constant de ne pas isoler la littérature des autres savoirs et de respecter en même temps sa spécificité en tant que phénomène de langage et de style » (L'université de Genève).

2.0 Dialogisme pour un roman vivant et une nouvelle identité

« [E]n sciences naturelles on cherche à connaître un *objet*,
et en sciences humaines un *sujet* »
(Tzvetan Todorov, 1981, p. 33)

Dernièrement, plusieurs romans autobiographiques ont provoqué des débats en Norvège. Les œuvres autobiographiques de Karl Ove Knausgård et de Vigdis Hjort par exemple, ont animé une discussion sur la question morale : À quel point un romancier peut-il se permettre de dévoiler la vie intime des personnes réelles ? Est-il possible de créer une œuvre d'art sans s'inspirer de sa sphère privée ? Écrire un roman sur son passé est une façon de s'éloigner de son passé, et d'approfondir son identité. Le verbe à l'infinitif dans le titre, *En finir avec Eddy Bellegueule*, indique que le projet de quitter son passé n'est pas un processus terminé. Cela indique que nous sommes inclus dans ce processus, dans son roman et son histoire.

Nous allons voir que pour Édouard Louis, le roman est un genre qui permet de jouer avec le langage et de rendre son projet personnel et unique. Dans ce chapitre nous allons étudier les éléments qui donnent au lecteur l'impression de lire une autobiographie. Nous commencerons par étudier le dialogisme entre le « je » du présent et le « je » du passé. Ensuite nous regarderons l'utilisation des contrastes entre les deux langues que l'auteur utilise dans son roman. Le dialogisme, comment le transforme-t-il le roman une œuvre vivante ?

2.1 Le héros narré et le narrateur en dialogue

Après la fuite, Eddy Bellegueule est devenu Édouard Louis, quittant le nom de son enfance qui était « un nom de dur » (Louis, 2014, p. 24). En lisant le roman *En finir avec Eddy Bellegueule* nous sommes témoins du croisement entre le narrateur et le héros narré. Cette rencontre est de plusieurs façons vulnérables, parce que le narrateur montre sincèrement les émotions et les mensonges de son enfance. Pour écrire un roman autobiographique, il faut regarder des événements de loin. Mikhaïl Bakhtine explique cette distance :

Si je raconte oralement (oralement ou par écrit) un événement que je viens de vivre, en tant que je *raconte* (oralement ou par écrit) cet événement, je me trouve déjà hors cet espace-temps où l'événement a eu lieu. S'identifier absolument à soi, identifier son « je » avec le « je » que je raconte est aussi impossible que se soulever soi-même par les cheveux (Bakhtine dans Todorov, 1981, p. 82)

Interprétons que le « je » présent et le « je » du passé sont entièrement séparés, ils ne sont pas seulement séparés au niveau spatio-temporel, mais bien aussi au niveau identitaire. Dans *En*

finir avec Eddy Bellegueule, nous observons une évolution personnelle, et le contraste est parfois très visible entre le narrateur, celui qui est plus âgé, et le héros narré, celui qui est raconté dans le roman. Ce propos sera pertinent pour la citation suivante que nous allons étudier.

Aujourd'hui je serai un dur (et je pleure alors que j'écris ces lignes ; je pleure parce que je trouve cette phrase ridicule et hideuse, cette phrase qui pendant plusieurs années m'a accompagné et fut en quelque sorte, je ne crois pas que j'exagère, au centre de mon existence) (Louis, 2014, p. 155).

Dans cet exemple, l'interruption du narrateur dans la narration montre une séparation assez forte entre le narrateur et le héros narré. La citation est tirée du chapitre *Devenir*, que nous trouvons dans la deuxième partie du roman. C'est-à-dire que nous avons déjà fait connaissance avec le jeune Eddy montré, jusqu'à ce moment, comme une personne qui est loin d'être « un dur ». En revanche, le narrateur sait que cette phrase était un mensonge qu'il est dit à soi-même pendant cette période de sa vie, pour s'intégrer dans la société d'enfance. Il trouve cette phrase « ridicule et hideuse », des adjectifs qui impliquent une distance émotionnelle par rapport au héros narré. Dans un plan, nous pouvons même penser qu'il se moque d'Eddy pour avoir même dit cette phrase. Le narrateur raconte avec une pointe d'humour, même si les larmes lui viennent aux yeux. Cependant, il pleure parce que cette phrase était au centre de sa vie pour longtemps mais elle était seulement un mensonge qu'Eddy a essayé de réaliser.

Les tentatives de devenir un dur sont mentionnées dans le roman. Dans le chapitre, *Première tentative de fuite*, nous lisons qu'il a répété cette phrase « *Aujourd'hui je serai un dur* » et qu'il a fait un effort de changer ses manières et ses centres d'intérêts : « Je prenais garde à rendre ma voix plus grave, toujours plus grave » (Louis, 2014, p. 182). Le narrateur continue la récitation : « Je regardais à la télévision et apprenais par cœur le nom de joueurs de l'équipe de France. Je regardais le catch aussi, comme mes frères et mon père » (Ibid.). Le fait que le narrateur reconnaît que le centre de son existence est, pour lui, un mensonge assez évident, transmet une forte impression émotionnelle. Cela est évident pour nous puisque le lecteur et le narrateur observent cette action en distance. De plus, cela signifie fortement la distance de la vie ancienne, dans le même temps qu'il montre que cette rencontre avec le passé est douloureuse. C'est possible que cette interruption de l'auteur, montre une forme de pitié pour le héros narré. Une pitié pour le fait qu'Eddy Bellegueule a fait un grand effort pour devenir un dur, mais sans jamais réussir. Regardons cette phrase comme un exemple de pitié, le narrateur montre qu'il est toujours capable de s'identifier avec le héros narré. Comme le disait Spiros Tegos sur la notion de sympathie chez Hume, dans son article *Pitié et sympathie chez Rousseau et Hume* (2007) : « Par sympathie, Hume entend donc la communication

affective qui revêt souvent la forme d'une imitation ou même d'une contagion des sentiments et qui conduit aux phénomènes d'influence et dans certains cas d'identification » (p. 410). Ce dialogue entre le jeune Eddy Bellegueule et le narrateur crée une communication qui évoque des sentiments, et qui montre, en dépit des deux différents états mentaux, une rencontre émotionnelle.

2.2 L'impossibilité de pleurer, un contraste par rapport à la vie après la fuite

Happé par un environnement qui favorise les valeurs traditionnelles masculines, le héros narré ne peut pas toujours montrer ses propres émotions. Eddy Bellegueule a été souvent questionné par les gens dans le village ou par son père pourquoi se comporte-t-il comme « *une fille quand il est un garçon* » (Louis, 2014, p. 78). La citation suivante montre la scène où Eddy est moqué par son père et ses copains, ivres de pastis, dans le salon et qui le comparent avec un personnage homosexuel dans la télévision :

Titi et Dédé se sont esclaffés, un véritable fou rire : les larmes qui coulent, le corps qui se tord, comme soudainement possédé par le démon, la difficulté à reprendre sa respiration. *Steevy, oui c'est vrai que maintenant que tu le dis, ton fils a un peu les mêmes manières quand il parle.* L'impossibilité, encore, de pleurer. J'ai souri et je me suis précipité dans ma chambre (Louis, 2014, p. 108).

L'image des copains, dessinée par le narrateur, est vivante et assez intense. Il est évident que ce harcèlement ne crée pas une atmosphère saine pour un enfant qui est en train de rentrer à la maison, cela insécurise l'enfant. Grâce à l'information donnée selon laquelle il ne pouvait pas *pleurer*, nous pouvons voir les vrais sentiments du garçon. Cette information fait que nous comprenons pourquoi Eddy s'est précipité dans sa chambre pour pleurer. Si cette information n'était pas incluse, il n'y aurait pas un élément dans ce passage qui nous touche au même niveau. Pris en compte qu'Édouard Louis a exprimé qu'il souhaite de s'arracher d'un « simple témoignage » (Louis dans Abescat, 2014), c'est ce type d'information qui rend le discours plus personnel et subjectif. L'information initiée nous permet de sympathiser avec le narrateur, sa vulnérabilité, alors que nous voyons l'incertitude d'un jeune homme dans sa propre maison.

Pleurer, hurler, crier - sont des verbes qui signifient des sentiments humains, comme la douleur, la peine ou la peur. À la fin du chapitre *La chambre de mes parents*, nous lisons que les adultes du village d'Eddy Bellegueule avaient toujours des questions concernant ses manières, la façon dont il parlait et pourquoi il se comportait comme une fille. « À moi aussi on me demandait *Pourquoi tu parles comme ça ?* Je feignais l'incompréhension, encore, restais silencieux – puis l'envie de hurler sans être capable de le faire, le cri, comme un corps étranger

et brûlant bloqué dans mon œsophage » (Louis, 2014, p. 78). Cette citation, à l'instar de la précédente, montre cette impossibilité de pleurer. Cette situation est assez similaire avec la précédente, parce qu'elle montre une confrontation entre les émotions du narrateur. Dans ce cas, une explosion sentimentale pourra rendre cette situation plus sombre, lorsque les gens dans le village voudraient le comparer encore plus avec une fille. Les deux derniers subordonnés du passage sont poétiquement mis au point, en montrant que le cri est, dans la situation dans laquelle il se trouve, impossible. Cette impossibilité est comme un corps étranger et brûlant dans la gorge. Une métaphore pour être étouffé par les émotions réprimées, un état qui fait mal à la fois physiquement et psychiquement. Cela nous fait penser à une citation de Guy de Maupassant dans *Fort comme la mort* (1987) : « On finirait par devenir vraiment fou, ou par mourir, si on ne pouvait pas pleurer » (p. 923). Eddy Bellegueule, devrait-il fuir pour éviter étouffement ? Avoir la possibilité de s'exprimer librement, fait aussi partie de vivre librement. Après la fuite, nous voyons cette grande distance entre le narrateur et Eddy Bellegueule, montrée par la première citation. Il dit librement qu'il n'était jamais un dur, mais que ce mensonge a fait partie de sa vie pendant plusieurs années. C'est-à-dire que les trois citations discutées ci-dessus forment ensemble une image assez contrastée entre le narrateur et le héros narré.

2.3 Les deux langues sociales contrastées

Selon Mikhaïl Bakhtine, le roman est le genre qui est le plus ouvert pour le plurilinguisme. Le roman montre une modification continuelle des distances entre le narrateur et le milieu social de son enfance, quand le discours se compose avec deux langues.

[L]a stratification du langage en genres, professions, sociétés (au sens étroit), visions du monde, orientations, individualités, et son plurilinguisme social (dialectes) en pénétrant dans le roman s'y ordonne de façon spéciale, y devient un système littéraire original qui orchestre le thème intentionnel de l'auteur (Bakhtine, 1978, p. 119).

Ce changement dans le discours évite un style monotone. Le plurilinguisme contribue à enrichir le discours, et il reflète les intentions de l'auteur. Avec les langues différentes, le plurilinguisme est assez visible dans le roman marqué alternativement avec des passages en italique. Autrement dit, le langage dans ce cas le dialogue entre le narrateur, qui écrit en français standard et le héros narré, qui fait partie du milieu qui parle la langue populaire. Ce mouvement entre les deux, le narrateur et le héros narré, fait donc une grande partie du discours du roman. Édouard Louis utilise la langue, ne pas nécessairement pour parodier les gens du village, mais pour montrer la distance. Le contraste entre les deux langues utilisées dans le roman, d'un bout à

l'autre, marque fortement la distance entre le monde d'enfance d'Édouard Louis et son nouveau monde après la fuite. De cette façon se manifeste le contraste entre la langue d'enfance, celui du héros narré, et la langue qu'il a apprise après sa fuite, la langue du narrateur.

Dans cette citation du chapitre *Les histoires du village*, le discours montre la même information deux fois : « Les rumeurs disaient, j'ignore si c'était juste, elles disaient qu'il était mort dans les déjections. *Il est mort dans sa pisse et dans sa merde [...]* » (Louis, 2014, p. 92). Autrement dit, les histoires que les gens racontent sont des commérages. Il parle d'un homme dans son village vivant dans la solitude, dans la faim, sans argent et qui est mort dans son lit. Les mots *sa pisse* et *sa merde* dans la dernière phrase, contrastés au français standard dans la première, soulignent la vulgarité de sa langue d'enfance et la façon dans laquelle les gens ont raconté cette histoire. La notion de Bakhtine, *dialogisme*, couvre entre autres les moyens de dialecte. Le type de discours que nous avons regardé est un exemple de discours direct (2016, p. 59). Dans la citation, le discours direct est en effet introduit par un discours indirect où les deux discours disent la même chose. Le discours direct agit sur la variété du discours, et notre impression sur le personnage que fait l'énoncé. Le narrateur raconte ce qui s'est passé avec ses propres mots, avant qu'il laisse le discours direct répéter ce qu'il a expliqué, mais avec des mots banals. Cette construction avec deux accents et deux styles ne montre qu'une répétition de l'information, mais aussi deux *accents* et deux *styles* différents. Selon Bakhtine, ces marques particulières font une construction hybride.

[U]n énoncé qui, d'après ses indices grammaticaux (syntaxiques) et compositionnels, appartient au seul locuteur, mais où se confondent, en réalité, deux énoncés, deux manières de parler, deux styles, deux "langues", deux perspectives sémantiques et sociologiques [...] Fréquemment aussi, un même discours appartient simultanément à deux langages, deux perspectives, qui s'entrecroisent dans cette structure hybride ; il a, par conséquent deux sens divergents et deux accents [...] Les constructions hybrides ont une importance capitale pour le style du roman (1978, p. 125-126).

À travers les deux langues dans le roman, nous n'observons pas seulement des langues contrastées, mais nous observons le contraste sociologique aussi. La citation tirée du roman ci-dessus montre ce contraste entre les deux langues qui viennent de classes sociales différentes, peut-être le contraste le plus grand du roman. Les langues nous passent l'information sur *le sens commun* dans le village d'Eddy Bellegueule. Professeur, Jean Bessière (1998), confirme cela dans son article sur les hybrides romanesques : « l'hybride a pour autres et pour constituants ces récits et ces discours qui se font chaque jour, fictions et savoir du réel que porte le sens commun » (p. 130). Souvent, cette langue, ou le « langage commun », est traitée comme l'opinion publique par l'auteur, donc le comportement verbal est considéré comme normal d'un

certain milieu social et comporte plus d'information sur le point de vue et le jugement courant (Bakhtine, 1978, p. 123). Un point intéressant par rapport aux dialectes, c'est qu'il est parfois des parties dans le discours qui sont écrites comme des vraies citations en langue populaire. Nous comprenons que le narrateur ne peut probablement pas se rappeler par cœur tous les conversations et les paroles. Tous les phrases ne peuvent pas directement être des citations de sa mère, son père ou d'autres gens dans le village. Les conversations et les énoncés fonctionnent comme discours directes dans le texte, et montrent une qualité romanesque, une trace de la fiction et créativité.

Une séparation symbolique est clairement montrée dans le roman sur le langage et les dialectes, lorsque le héros narré parle avec la langue populaire, contrairement du narrateur qui écrit en français correcte. En même temps, le narrateur nous montre les caractéristiques de cette classe sociale, parce qu'elle fait partie de la vie du narrateur pour longtemps. Le langage dans le roman n'est donc pas seulement important pour rendre le récit courant et intéressant, mais aussi pour montrer les différences sociologiques.

2.4 La séparation symbolique de l'environnement de l'enfance

Dans son deuxième roman *Histoire de la violence* (2016), Édouard Louis raconte qu'il a dû, pour fuir, s'éloigner de trois manières, non pas seulement géographiquement, mais aussi symboliquement et socialement. Sinon, le même vocabulaire, les mêmes manières et « le même mode de vie » seraient restés en lui.³ Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, Louis montre avec ses deux langues qu'il s'est éloigné symboliquement de la classe sociale de sa famille. Cette citation du chapitre *La bonne éducation* montre en particulièrement cet éloignement :

La plupart du temps, même, nous utilisons le verbe *bouffer*. L'appel quotidien de mon père *C'est l'heure de bouffer*. Quand des années plus tard je dirai *dîner* devant mes parents, ils se moqueront de moi *Comment il parle l'autre, pour qui il se prend. Ça y est il va à grande école il se la joue au monsieur, il nous sort sa philosophie*. Parler philosophie, c'était parler comme la classe ennemie, *ceux qui ont les moyens, les riches* » (Louis, 2014, p. 99).

Quand cette citation peut se classer comme une construction hybride d'après Bakhtine, nous voyons que le contraste dialectique est assez fort même ici. Le discours dans ce passage combine, à l'instar de la citation précédente, à la fois discours direct et indirect. Dans un niveau,

³ Comme Édouard Louis a dit dans cette citation tirée d'*Histoire de la violence* (2016) : « Il serait resté en moi la présence de mes oncles, de mes frères : le même vocable, les mêmes expressions, les mêmes habitudes alimentaires, vestimentaires, les mêmes intérêts, et plus ou moins le même mode de vie » (Louis, p. 85).

nous voyons une *stylisation parodique*, donc une langue propre à un genre. Dans ce cas cette langue signifie une classe sociale. Souvent le « langage commun » est traité comme l'opinion publique par l'auteur, donc le comportement verbal est considéré comme normal d'un certain milieu social et comporte l'information sur le point de vue et le jugement courant (Bakhtine, 1978, p. 123). Le narrateur explique que *Parler philosophie* est, dans cette situation, considéré parler comme l'ennemi, ou bien montré en italique ; les *riches*. L'ironie, c'est que l'auteur, Édouard Louis, est devenu un tel ennemi, quand il a commencé à étudier à l'École normale supérieure, l'école la plus prestigieuse en France. Nous voyons cette opinion vers les gens qui parlent une langue cultivée comme une opinion *générale* du milieu social. Cela agit sur notre conception de la famille d'Eddy Bellegueule. Le verbe *bouffer* donne un sens de manger le repas pour se nourrir sans nécessairement converser, au contraire du verbe *dîner* qui peut signifier un repas social. Le fait que le narrateur a utilisé ce mot plusieurs années après son déménagement, montre son évolution personnelle et la distinction de sa famille. Cette scène est un exemple qui montre sans doute la séparation entre la famille et Édouard Louis, au niveau du langage, et même au niveau du contexte. De même, il faut noter qu'il est possible, dans un niveau, d'interpréter ce passage comme un rapprochement. Le narrateur nous montre une opinion générale de cette société de laquelle il faisait partie pendant des années. Cela n'aurait pas été possible sans avoir vécu dans ce milieu. L'auteur du roman dit qu'il a deux langues : « J'ai deux langages en moi, celui de mon enfance et puis l'autre, celui de la culture, de l'école, de la littérature » (Louis dans Abescat, 2014). L'auteur nous laisse rencontrer les deux parties de lui, cela nous rend proche de lui. Sans notre connaissance de sa famille, il n'aurait pas été possible pour le lecteur de comprendre ce qui distingue le narrateur de sa famille.

Le dialogue entre le narrateur et le héros narré rend le roman vivant, quand nous voyons un changement au niveau d'identité. Il y a-t-il une séparation finale entre le héros narré, Eddy Bellegueule, et le narrateur ? Le lecteur apprend que des souvenirs du passé sont quelques fois dures à « revivre » pour le narrateur. Cela indique que c'est difficile d'avoir une séparation entière de son passé, même si le narrateur s'éloigne symboliquement. Dans le prochain chapitre nous étudierons un autre type de dialogisme, mais qui montre également une forme d'éloignement. Le narrateur est en dialogue avec son passé à travers le prisme des théories de Bourdieu.

3.0 Sous la loupe de Pierre Bourdieu

« Je n'ai pas eu d'autre choix que de prendre la fuite »
(Édouard Louis, 2014)

Pour montrer les thèmes qui sont reconnaissables pour le lecteur, nous étudierons la plate-forme sociologique qui jette les bases pour une présentation réaliste du milieu social. Le fait que l'auteur regarde sa vie sous la loupe scientifique, montre l'éloignement entre le narrateur et son enfance. Une année avant la sortie du roman, l'auteur, Édouard Louis, a publié le livre *L'insoumission en héritage* (2013), une collection de textes qui discutent la pertinence des théories de Pierre Bourdieu. La collection se compose par Louis et des écrivains qu'il s'inspire, par exemple, Annie Ernaud et Didier Eribon. Donc, il s'intéresse certainement à ce sociologue, et son premier roman reflète cet intérêt. Édouard Louis montre dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, la distinction de la classe, un thème toujours actuel en France.

Nous avons exclu que ce roman soit une auto-analyse pure, quand nous avons établi qu'il est un roman riche en dialogismes. Quand même, le cadre sociologique contribue à mettre en scène des descriptions riches et croyables du milieu social dans le village d'Eddy Bellegueule. Dans ce chapitre nous étudierons l'effet de l'utilisation des notions bourdieusiennes, « champ » et « habitus », et comment elles montrent la position indisposé d'Eddy Bellegueule dans sa classe sociale. Dans le roman, nous trouvons des descriptions riches du champ d'où l'auteur vient, mais nous étudierons le chapitre *La bonne éducation*, parce que le chapitre, comme nous allons le voir, montre manifestement la distinction de classe et des contrastes sociaux. Même le titre du chapitre indique une attitude sociale, ou bien un jugement de goût. Nous demandons dans quelle mesure cela montre que le héros narré est comme un étranger dans son milieu social.

3.1 Le cadre sociologique, un avantage pour la sympathie ?

De nombreuses façons, Édouard Louis montre qu'il comprend sa vie à travers son milieu et les tendances sociales de son enfance, et le nom des chapitres en sont des exemples, comme *Le rôle d'homme*, *Les manières*, et *La bonne éducation*. Bourdieu écrit dans *l'Esquisse pour une auto-analyse* : « Comprendre, c'est comprendre d'abord le champ avec lequel et contre lequel on s'est fait » (Bourdieu, 2004, p.15). *Le champ* signifie toute partie de l'espace sociale où chaque agent prend une position dominante ou dominée, où le dominant possède ce qui est considéré comme la valeur actuelle dans un champ (Bourdieu, 1979, p. 284). Cela veut dire

qu'il faut comprendre par exemple les choix qu'on a fait pendant sa vie, en regardant son espace sociale. Bourdieu discute dans son auto-analyse les choix qu'il a fait dans sa vie professionnelle à travers le champ universitaire (2004, p. 15). Même si la plupart d'esquisse de Bourdieu contient une discussion sur sa vie professionnelle comme adulte et étudiant, il admet dans un des derniers chapitres, que son milieu social d'origine contribue à déterminer les choix qu'il a faits :

Cette esquisse pour une auto-analyse ne peut pas ne pas faire une place à la formation des dispositions associées à la position d'origine, dont on sait que, en relation avec les espaces sociaux à l'intérieur desquels elles s'actualisent, elles contribuent à déterminer les pratiques (Bourdieu, 2004, p. 109).

Le chapitre commence de cette façon, et explique que l'on peut trouver les raisons des choix que nous avons fait en plongeant dans nos origines pour les mieux comprendre. De plus, il raconte des petites histoires de son père et sa mère, et son enfance, conformément au roman d'Édouard Louis, il raconte l'histoire de ses origines. Dans le roman on trouve des chapitres sur l'origine de ses parents, *Mon père et Portrait de ma mère à travers ses histoires*. Cela est une comparaison que nous n'allons pas approfondir, puisque nous nous concentrerons sur la liaison entre l'auto-analyse et la sympathie. En comparaison avec le roman de Louis, l'analyse de Pierre Bourdieu est strictement délimitée à l'aspect sociologique. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, le narrateur s'occupe de montrer son histoire et ses sentiments personnels. Cependant, Bourdieu écrit en fin de son esquisse : « Et rien ne me rendrait plus heureux que d'avoir réussi à faire que certains de mes lecteurs ou lectrices reconnaissent leurs expériences, leurs difficultés, leurs interrogations, leurs souffrances, etc., dans les miennes » (2004, p. 142). En supposant que la compréhension sociologique pour la vie du héros peut nous mener à une identification, nous voyons que le cadre sociologique peut faire naître de la sympathie.

3.2 « Champ » et « habitus », des outils pour montrer les contrastes dans le village

Même si l'aspect sociologique est bien inclus dans le roman d'Édouard Louis, il faut noter la différence principale entre l'esquisse de Bourdieu et le roman qui sont deux genres différents. Le texte romanesque est pimenté avec des descriptions et des formulations qui dévoilent les sentiments du héros narré et le narrateur, et soulignent la perspective personnelle du roman. Cependant, les émotions sont développées dans le cadre sociologique et dévoilées par les descriptions. Nous verrons que le champ et les rencontres entre les classes différentes qui se passent dans le champ jouent un rôle important dans *En finir avec Eddy Bellegueule*. Le chapitre

La bonne éducation montre les distinctions très fortes de son champ social dans des niveaux différents. C'est-à-dire les différences des classes sociales dans le petit village d'Eddy Bellegueule. En particulier la comparaison entre sa famille et la famille d'Amélie :

Ses parents avaient une situation plus confortable que les miens, pourtant pas vraiment des *bourgeois* : une mère employée à l'hôpital et un père technicien chez EDF [...] d'autres enfants comme elle, Amélie, lisaient des livres offerts par leurs parents, allaient au cinéma, et même au théâtre. Leurs parents parlaient de littérature le soir, d'histoire [...] (Louis, 2014, p. 98-99).

Cette citation montre des distinctions sur les manières de la classe sociale de la famille d'Amélie. Le narrateur souligne que les parents ne sont « vraiment pas des bourgeois », mais leur situation était plus confortable en comparaison à celle des parents d'Eddy Bellegueule. La mère d'Eddy ne travaille pas et le père travaille principalement dans une usine, et à quelques périodes de chômage. C'est-à-dire que même si les parents d'Amélie ne sont pas de vrais bourgeois, le contraste entre les deux familles reste toujours grand. Les loisirs et les intérêts de la famille ne sont pas les mêmes que ceux d'Eddy. Chez lui, les enfants (et les parents) regardent la télévision « entre six et huit heures par jour », et les enfants « jouent au football toute la journée dans les rues » (Louis, 2014, p. 95). La télévision est mentionnée fréquemment dans le chapitre, et a une vraie importance à la maison d'Eddy. Elle est aussi l'objet de rassemblement pour les repas, et selon le père d'Eddy l'idée de vraie politesse c'est : « *on parle pas à table, on regarde la télé en silence et en famille* » (Ibid., p. 103). Cette idée de politesse est considérée comme une compréhension commune dans la famille, même comme une loi entre les membres de la famille. Plus tard dans ce chapitre, nous lisons que le père d'Eddy n'encourage pas l'intérêt de son fils pour le théâtre : il refuse de venir le chercher, et lui dit : « *Personne t'oblige à faire tes conneries de théâtre* » (Louis, 2014, p. 106). Donc, il y a des éléments dans le chapitre qui sont contrastés avec l'information de la famille d'Amélie. Les contrastes se basent à la différence d'habitus. Pierre Bourdieu décrit les constituants du terme :

[L]'ensemble des consommations matérielles ou culturelles, légitimes ou non, qui peuvent faire l'objet de jugements de goût, cuisine et peinture, vêtement et musique, cinéma et décoration, on entendait précisément se donner les moyens d'examiner la relation entre les dispositions que l'on traite communément comme esthétiques et le système des dispositions qui constituent l'habitus (1979, p. 109).

C'est-à-dire que toutes les idées de goût et le mode de vie déterminent l'habitus. Dans chaque habitus les éléments qui sont considérés comme des bons goûts sont traités « communément ». Un groupe qui a un goût commun, partage souvent un dégoût pour ce qu'un autre groupe considère comme de bon goût. Les habitus différents deviennent visibles et se distinguent dans

un champ, et cela met en route la lutte pour le pouvoir symbolique entre eux. Les champs apparaissent comme des lieux pour la lutte entre les classes. Le rang social que « les agents » sont déterminés par ce qui est considéré comme la valeur dans chaque champ (Bourdieu, 1979, p. 127). Comme nous le voyons, les dispositions dans l'habitus sont liées à la classe. Les classes partagent souvent les mêmes goûts, et les mêmes dégoûts, qui sont déterminés par l'habitus. En appliquant cette théorie avec la citation, nous voyons que l'intérêt pour discuter de littérature et d'histoire et aller au théâtre sont des exemples qui décrivent l'habitus de la famille d'Amélie. L'opinion du père d'Eddy, sur le fait que pour lui, Eddy fait « des conneries » au théâtre, est un jugement qui vient de son habitus.

3.3 La séparation symbolique montrée par l'intérêt du héros narré pour le théâtre

Eddy Bellegueule brave ce jugement de goût quand il fait du théâtre, puisque cette intérêt n'est pas assez accepté dans sa famille. Le père du narrateur montre du dégoût pour le théâtre à cause de son habitus, et le narrateur souligne cette caractéristique une autre fois aussi : « Mais ceux qui jouent au football, boivent des bières et regardent la télévision ne vont pas au théâtre » (Louis, 2014, p. 100). Cet intérêt pour le théâtre ne vient donc pas de sa famille, mais peut-être à travers la connaissance d'Amélie ? Nous considérons l'intérêt pour le théâtre comme une fuite symbolique de sa classe qui a déjà commencé bien avant la fuite géographique. Cet intérêt n'aurait pas été possible sans la connaissance avec d'autres habitus dans un champ spécifique, comme dans le village ou à l'école. Nous pouvons nous demander si le narrateur montre une symbolique liée à l'idée bourdieusienne quand il décrit la distance entre la maison et le cours du théâtre :

Je parcourais les quinze kilomètres qui me séparaient de chez moi à pied, marchant à travers champs pendant des heures, la boue et la terre qui s'accumulaient sous mes chaussures jusqu'à les faire peser plusieurs kilos. Les champs qui semblaient ne jamais prendre fin, comme on dit, à perte de vue, les animaux qui les traversaient pour se rendre d'un bosquet à un autre (Louis, 2014, p. 106).

Premièrement, cette citation montre l'absence de soutien de son père. Eddy devait parcourir la distance à pied, tout seul, parce que son père refusait d'aller le chercher. Cette absence parentale nous touche, parce que nous sympathisons facilement avec l'enfant abandonné. La signification du mot « champ » dans cette citation est liée à la description du paysage. En seconde lecture, les champs peuvent signifier cette distance énorme entre le champ du village et l'habitus de la famille d'Eddy, et le champ du théâtre. C'est-à-dire que le cours de théâtre n'était pas seulement

géographiquement séparé, mais aussi symboliquement séparé, un fait que le narrateur souligne avec cette description en particulier. La description ici est un autre exemple qui montre le style unique de ce roman, pour montrer la peine d'Eddy Bellegueule. La phrase, « Les champs qui semblaient ne jamais prendre fin » souligne le grand éloignement entre la famille et Eddy dans cette situation. De plus, il donne au lecteur l'impression d'une atmosphère mélancolique en soulignant la solitude du héros narré dans cette situation. Il est intéressant qu'Eddy Bellegueule a commencé à faire du théâtre, même si cet intérêt n'était pas accepté par la famille. Parce que cela montre que son éloignement symbolique a commencé bien avant qu'il est parti pour étudier au lycée dans une autre ville. Cette fuite n'aurait pas été possible sans l'influence d'autres habitués dans les champs qu'Eddy a fréquemment passé. Nous comprenons la position indisposée d'Eddy Bellegueule, et ce qui le distingue de sa famille.

3.4 L'autre classe, un fantasme ?

Quand le narrateur décrit sa classe, il montre à la fois un éloignement et un rapprochement de sa propre classe. Un rapprochement, parce qu'il nous montre qu'il a fait partie de cette classe. Un éloignement, parce qu'il ressent une sorte d'envie pour l'autre classe. Il est un ami d'Amélie, qui fait partie d'une autre classe sociale, la classe que le père d'Eddy Bellegueule insulte. Le narrateur reconnaît qu'ils viennent des mondes entièrement différents. Dans la citation suivante nous voyons cette distance entre les classes et les indications d'un désir d'une autre vie :

« [I]l existait des mondes bien plus favorisés que le mien. Les bourgeois que mon père insultait, l'épicière du village ou les parents de mon amie Amélie. J'y pensais même régulièrement. Mais tant que je n'avais pas été directement confronté à l'existence de ces autres mondes, que je n'y avais pas été plongé, ma connaissance était restée à l'état d'intuition, de fantasme » (Louis, 2014, p. 94-95).

Le fossé entre les classes est aussi souligné dans cette citation. Le narrateur n'utilise pas le mot classe, mais « monde ». Cela souligne encore plus fortement le fossé symbolique entre les deux classes. Même s'il vient d'un autre « monde », Eddy Bellegueule est toujours conscient qu'il existe d'autres mondes qu'il décrit comme « plus favorisés que le mien ». Est-ce qu'il y a de la jalousie dans cette phrase ? Si c'est la société en général, l'expression peut montrer une comparaison qui donne un sentiment d'injustice que conduit par la jalousie. La connaissance d'autres classes, fait aussi que le héros narré est conscient qu'il existe d'autres modes de vie, même s'il n'en a pas une connaissance profonde. Cette conscience lui donne la possibilité de rêver. Ses idées sur le monde bourgeois, restent à l'état de « fantasme ». Le mot fantasme peut

signifier le rêve et l'illusion.⁴ Le narrateur, critique-t-il le héros narré pour ses visions infantiles ? Une interprétation possible, que le narrateur voit rétrospectivement que l'idée qu'il avait du monde bourgeois était incorrecte. D'un autre côté, l'utilisation du mot fantasme peut signifier que le narrateur a rêvé d'avoir un autre style de vie. Cette signification du mot est à rapprocher du sentiment d'emprisonnement du héros narré dans sa classe et par sa classe, il désire donc en intégrer une autre. Rêver est, selon Édouard Louis, la façon dont le long chemin d'un transfert de classe peut commencer : « [I]l faut que la volonté ait été une possibilité présente, offerte, et rendu pensable par son milieu social, et même s'il en rêve très tôt, pourquoi pas, il y a bien des exceptions » (Louis, 2013, p. 7). Les deux notions de rêve et jalousie montrent encore ce mécontentement d'Eddy Bellegueule dans son milieu.

Né dans un milieu populaire, Eddy Bellegueule ne pouvait pas fuir son milieu sans avoir eu la possibilité de rencontrer d'autres classes sociales. Grâce au champ social dans le village d'Eddy Bellegueule, il a fait de la connaissance avec d'autres gens qui viennent d'autres classes. Dans *L'insoumission en héritage*, Édouard Louis écrit : « [J]'avais traversé et éprouvé tous les mondes sociaux, [...] en passant par les ouvriers du village avec lesquels je me liais, découvrant déjà un autre monde » (Louis, 2013, p. 7). La connaissance avec la famille d'Amélie est un bon exemple d'un monde social qu'Eddy Bellegueule a traversé. Comme nous avons discuté dans le paragraphe ci-dessus, la fuite symbolique d'Eddy Bellegueule a déjà commencé avant la fuite géographique. Le fait qu'Eddy Bellegueule a commencé à rêver d'une autre vie, montre que cette envie était forte.

3.5 L'alimentation, un exemple d'un jugement de goût dans l'habitus

La cuisine qu'ils font dans la maison d'Eddy, donne une indication de leur préférence alimentaire. Bourdieu dit : « Le goût en matière alimentaire dépend aussi de l'idée que chaque classe se fait du corps et des effets de la nourriture sur le corps [...] » (Bourdieu, 1979, p. 210). L'importance de la cuisine est soulignée dans roman, et dans *La bonne Éducation* les habitudes alimentaires le sont aussi. Le repas à la maison typique est décrit par le narrateur : « Les repas étaient faits uniquement de frites, de pâtes, très occasionnellement de riz, et de viande, des steaks hachés surgelés ou du jambon acheté au supermarché hard-discount. Le jambon n'était

⁴ La définition du mot fantasme dit : « Le fantasme peut se définir comme une production imaginaire qui représente le sujet dans un scénario déterminé, à la manière d'un rêve, et figure, d'une manière plus ou moins voilée, un désir » (Maffi).

pas rose, mais fuchsia et couvert de gras, suintant » (Louis, 2014, p. 103). La graisse et la viande dominant les repas, et les ingrédients ne sont pas, à la longue, considéré d'être bon pour la santé. Cette information nous donne une indication de la relation de la famille en concernant la santé et le corps en général. Déjà, dans le premier chapitre du roman, *Les histoires du village*, nous lisons que les deux garçons qui se moquent d'Eddy dans le couloir ont une haleine avec une odeur d'animal mort, et des dents qui ne sont pas bien lavées. « Les mères du village ne tenaient pas beaucoup à l'hygiène dentaire de leurs enfants. Les mères disaient *De toute façon y a plus important dans la vie* » (Louis, 2014, p. 18). Il est une idée commune qu'il existe des choses plus importantes dans la vie, que la bonne hygiène dentaire et que la nourriture saine. Il faut noter ici que cette attitude apparaît comme une idée commune sur le mode de vie.

Un point pertinent en parlant du repas chez Eddy, c'est que le père décide toujours la composition du repas. Le narrateur laisse la parole à sa mère : « *J'aimerais bien me faire des haricots ou des salades de temps en temps mais ton père il va criser* » (Louis, 2014, p. 103). Autrement dit, la domination du père est forte et cela marque la présence de la domination sociale dans l'habitus d'Eddy. De plus, nous avons vu dans le chapitre précédent, que la manière de manger un repas était contrastée entre les classes, comme chez Eddy ils disent *bouffer* au lieu de dire *dîner*. Selon Bourdieu, la manière de tenir le corps dans l'acte de manger peut faire partie de la définition sociale. Dans les classes populaires, le poisson et les fruits sont des exemples de nourriture peu convenable à manger dans une manière proprement masculine. Pour l'identité masculine, il faut manger à pleines dents et par grosses bouchées (Bourdieu, 1979, p. 211). Concernant cette information sur la liaison entre masculinité et l'alimentation, nous voyons que l'identité masculine est représentée à un haut degré à la maison d'Eddy.

3.6 Sentiment de reconnaissance dans les champs et l'habitus

Dans ce chapitre, nous avons étudié le contraste entre les classes dans l'enfance d'Eddy Bellegueule. Les idées de Pierre Bourdieu sur l'habitus et le champ servent à montrer les goûts et les intérêts qui font partie de la culture des classes différentes. Les idées servent aussi à montrer les thèmes avec lesquels on peut s'identifier. Champ et habitus sont les idées centrales dans l'œuvre de Pierre Bourdieu, *La Distinction*. Une œuvre qui, selon l'auteur Annie Ernaux, a réussi à clarifier et valider ses souvenirs d'enfance : « Je fais partie des gens pour qui la lecture de ce livre n'a pas constitué une violence, mais une *reconnaissance*, car ce travail immense dévoilait des réalités attestées par ma mémoire, vécues même dans mon corps » (Ernaux, 2013, p. 24). L'auteur vise à la distinction entre le mode de vie de classe sociale qui apparaît comme

la plus dominante et la classe populaire (Ibid.). Même si *En finir avec Eddy Bellegueule* est un roman et non pas une œuvre purement sociologique, on peut trouver cette même reconnaissance dans ce roman. C'est parce que la distinction de classe est un thème fortement représenté dans le roman, et marque l'aspect politique et humain avec une telle distinction. Le lecteur sent cette distinction dans un plan personnel et individuel à travers le narrateur. Ce plan personnel et extensionnel est important dans le roman.

Nous avons montré que l'image entière du héros narré apparaît plus sympathique, grâce au cadre sociologique qui explique les environnements. Le champ ouvre la possibilité pour un échange culturel et la possibilité de faire la connaissance avec les membres d'autres classes sociales. Les choix qu'il a faits comme jeune homme, sont présentés à la lumière des circonstances sociales et de la force dominante. Le champ est une arène pour montrer la domination, un phénomène reconnaissable pour le lecteur que nous allons explorer dans le chapitre suivant.

4.0 La domination et la honte, un duo inévitable

« La honte est devenue un mode de vie pour moi »
(Annie Ernaux, 1997, p. 138)

Édouard Louis n'a pas aveuglement suivi une méthode sociologique pour écrire *En finir avec Eddy Bellegueule*, mais il s'inspire des sujets bourdieusiens, et pour nous cela a rendu possible une compréhension profonde de son mal-être. Le thème le plus grand dans le roman d'Édouard Louis c'est la domination : « En racontant l'enfance d'Eddy Bellegueule, en brossant le portrait de son village, des gens qui l'entourent, c'est l'expérience de la domination sociale que j'ai d'abord voulu montrer » (Louis dans Abescat, 2014). La domination est un sujet auquel Pierre Bourdieu se consacre, et son livre, *La domination masculine*, est pertinent pour la situation d'Eddy Bellegueule. Bourdieu écrit : « [L]a domination exercée au nom d'un principe symbolique connu et reconnu par le dominant comme par le dominé, une langue (ou une prononciation), un style de vie (ou une manière de penser, de parler ou d'agir) [...] » (Bourdieu, 1998, p. 12). C'est-à-dire que les traces de la domination apparaissent à travers le langage, la façon de vivre et par les actions. De plus, Édouard Louis dit, dans l'entretien, que la domination est un phénomène dans lequel des gens peuvent se reconnaître.⁵

L'autre sentiment reconnaissable pour le lecteur, c'est la honte. Souvent, nous trouvons que la honte est la conséquence de la domination. Il est possible que le narrateur partage les épisodes honteux comme une façon de traiter son passé comme un projet thérapeutique. Nous étudierons comment le roman traite le dynamisme entre le dominé et le dominant dans ce chapitre, et comment le narrateur s'éloigne de la honte en partageant les incidents honteux de son passé.

4.1 « Pédale », un mot chargé par la domination symbolique

Des surnoms sont souvent utilisés entre amies pendant l'enfance et l'adolescence. Malheureusement, ils ne sont pas toujours bien intentionnés. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, les mots « pédé » et « pédale » sont, dans plusieurs occasions, utilisés par des gens dans le village, des mots dédaigneux dirigés contre Eddy Bellegueule. Le petit chapitre, *Au collège*, montre l'un des épisodes où ce type de noms est utilisé pour humilier.

⁵ La citation qui est mentionnée dans l'introduction du mémoire : « La violence, l'humiliation, qui traversent nos vies et nous constituent, qui sont comme les fondations plus ou moins invisibles de nos existences. Qui n'a pas vécu cela ? Je n'aime pas beaucoup l'idée d'universel, mais s'il y a bien quelque chose qui s'en approche, c'est la domination » (Louis dans Abescat, 2014).

Un jour dans la cour, Maxime, un autre Maxime, m'avait demandé de courir, là, devant lui et les garçons avec qui il était. Il leur avait dit *Vous allez voir comment il court comme une pédale* en leur assurant, leur jurant, qu'ils allaient rire (Louis, 2014, p. 33).

Le collègue est, comme nous avons montré dans le chapitre précédent, un champ où a lieu des luttes pour le pouvoir entre les habitus différents. Nous voyons qu'Eddy Bellegueule est dominé par un garçon, Maxime, et ses copains, et il est forcé de courir d'une manière qui fait rire. Le mot « pédale » est utilisé d'une manière péjorative, et montre comment la langue peut servir à dominer l'autre, et devient une dominance symbolique. L'auteur, Édouard Louis, explique sa relation de la langue de son enfance : « [L]e langage de mon enfance m'était tout aussi ennemi que celui de la bourgeoisie. C'était le langage qui maltraitait les femmes, qui disait « pédé », qui disait « bougnoule » (Louis dans Abescat, 2014). Les deux langues signifient les deux classes sociales. Ici, nous voyons que l'auteur indique la domination par la langue, en utilisant des mots péjoratifs et les met en relation avec le mauvais traitement des femmes - une langue dominante. Cet incident montre la vulnérabilité d'Eddy Bellegueule et sa position dominée au collège, dans ce champ social. Selon Pierre Bourdieu, la virilité joue un grand rôle dans la société dominée par la masculinité et dans la liaison entre la sexualité et le pouvoir. « [L]a pire humiliation, pour un homme, consiste à être transformé en femme [...] notamment par l'humiliation sexuelle, les plaisanteries sur leur virilité, les accusations d'homosexualité etc. » (Bourdieu, 1998, p. 38). Dans cette citation du roman, nous interprétons donc que la plaisanterie de Maxime est un acte de virilité devant ses amis, pour montrer sa position dominante dans la cour du collège. Eddy Bellegueule est donc le dominé dans cette citation, et humilié devant les autres pour que Maxime renforce sa position dominante et masculine.

Une observation intéressante concernant la domination symbolique et l'utilisation du mot « pédale », c'est que, une fois, le héros narré dit ce mot pour affirmer son rôle comme un « dur ». La citation suivante est prise l'un des derniers chapitres dans le roman, *Première tentative de fuite*. Le narrateur nous présente un garçon au collège qui est dans la même situation d'Eddy, mais encore « plus efféminé » (Louis, 2014, p. 183) que lui, et le héros narré a senti un mélange entre haine et amour.

Un jour qu'il faisait du bruit dans le couloir où une foule assez importante d'élèves était amassée, j'ai crié *Ferme ta gueule pédale*. Tous les élèves ont ri. Tout le monde l'a regardé et m'a regardé. J'avais réussi, l'instant de cette injure dans le couloir, à déplacer la honte sur lui (Louis, 2014, p. 183).

Soudainement, le héros narré est devenu le dominant dans cette scène au collège. Il dit, qu'il a déplacé la honte sur lui. Notre conception d'Eddy change pour un instant, nous le regardons

comme un tyran, alors que d'habitude nous voyons Eddy comme le dominé - la victime, qui est devenu pour un instant le dominant. Cette fois, le héros narré gagne l'honneur au lieu de la honte, parce que c'est lui qui se moque d'un autre garçon. Il faut dire que l'idée bourdieusienne de *l'honneur* qui est liée à la virilité, est éprouvée devant les autres : « [L]a virilité doit être validée par les autres hommes, dans sa vérité de violence actuelle ou potentielle, et certifiée par la reconnaissance de l'appartenance au groupe « de vrais hommes » » (Bourdieu, 1998, p. 77). C'était donc important pour Eddy que tous les élèves approuvaient cette injure du garçon. Cependant, la tentative d'être le dominant ne dure pas longtemps puisque la moquerie recommence, moins fréquent, mais toujours « plus violente et difficile à vivre » (Louis, 2014, p. 183). En réalité, nous savons que le héros narré a peur de perdre sa façade, et devient le dominé encore une fois. En lisant ce chapitre, nous connaissons l'histoire d'Eddy Bellegueule et qu'il n'est pas un dur, et nous savons que le narrateur s'éloigne de cette tentative de devenir un dur. Le narrateur s'éloigne aussi de cet énoncé d'Eddy Bellegueule et cette fausse tentative de dominer. Il se met à distance par rapport au mot « pédale », écrit en italique, quand la voix du narrateur est écrite en français standard avec la fonte standard. Ce mot est dans ces deux cas, chargé de la domination symbolique, et plus précisément : la domination masculine.

4.2 L'humiliation, une conséquence d'être dominé

La domination du milieu d'Eddy Bellegueule n'est pas seulement trouvable dans la langue populaire, mais aussi dans les actions physiques dans le roman. Chaque jour au collège est plutôt décrit comme une épreuve, et les actions qui s'y passent sont humiliantes. L'incident au collège quand Eddy est injurié, continue ainsi :

Comme j'avais refusé il avait précisé que je n'avais pas le choix, je le payerais si je n'obéissais pas *Je t'éclate la gueule si tu le fais pas*. J'ai couru devant eux, humilié, avec l'envie de pleurer, cette sensation que mes jambes pesaient ces centaines de kilos, que chaque pas était le dernier que je parviendrais à faire tellement elles étaient lourdes, comme les jambes de celui qui court à contre-courant dans une mer agitée. Ils ont ri. (Louis, 2014, p. 33-34).

Eddy Bellegueule a choisi d'être humilié plutôt que d'être abattu. Soit par la violence physique soit par l'humiliation morale, de toute façon, Maxime domine Eddy Bellegueule. La menace mène à cette humiliation, et le héros narré a une « envie de pleurer », donc une envie de montrer ses émotions.⁶ De plus, la description poétique sur l'émotion d'être humilié, montre qu'elle se propage dans tout le corps. Même si le narrateur dit que le héros narré est « humilié », la

description qui suit rend cette scène encore plus solide. Jean-Pierre Martin, dit, concernant les émotions dans la littérature : « C'est ainsi que le roman ne se satisfait jamais d'un mot pour désigner un affect » (2006, p. 20). Les descriptions sont figurées, « pesaient ces centaines de kilos » et « les jambes de celui qui court contre-courant dans une mer agitée », créent une image qui représente l'aversion d'Eddy Bellegueule d'être humilié dans la cour. La scène en soi-même a une ressemblance d'un cauchemar, un tel cauchemar dans lequel vous êtes attaqué par un monstre, mais vos pieds semblent agglutinés dans du sirop. La différence, c'est que pour le héros narré, cette scène était la réalité et non pas un cauchemar. Bourdieu confirme cette relation entre la domination et les émotions corporelles : « Les actes de connaissance et de reconnaissance pratiques de la frontière magique entre les dominants et les dominés [...] prennent souvent la forme d'*émotions corporelles* – honte, humiliation, timidité, anxiété, culpabilité [...] » (1998, p. 60). Cet incident dans la cour, montre donc cette relation d'être dominé et l'humiliation. L'humiliation était un résultat de la domination symbolique par la langue, mais aussi de la domination par une menace violente.

D'ailleurs, montrer les sentiments de la honte où l'humiliation, c'est aussi montrer sa vulnérabilité, ses côtés fragiles. Il faut souligner que cette conception du héros narré provoque notre sympathie pour lui. De manière élégante, Jean-Pierre Martin décrit l'effet de se livrer :

C'est alors en somme une autre manière de renégocier verbalement les rapports entre la personne intime et le personnage public, de cacher et d'exposer le quant-à-soi aux yeux des autres. Une autre façon de *paraître*, de livrer en pâture l'homme de verre (2006, p. 21).

Le héros narré, Eddy Bellegueule, devient plus transparent quand nous voyons les émotions qu'il vive pendant cette humiliation, quelque chose qui nous rapproche du personnage. Nous faisons la connaissance du héros narré d'un point de vue intime et personnel, il s'expose ainsi au lecteur d'une telle façon. Les descriptions qui montrent un scénario de cauchemar, montrent aussi comment le narrateur vivait dans humiliation.

4.3 La violence et la douleur, des éléments doxiques dans la société d'Eddy Bellegueule

La violence a une position omniprésente dans la vie d'Eddy Bellegueule. C'est peut-être cette violence physique qui rend le roman encore plus brutal pour le lecteur, et qui nous laisse sentir la domination corporelle. C'est intéressant que la violence semble plutôt omniprésente dans le roman. Nous pouvons nous demander si la menace violente de Maxime était un résultat de la *doxa* dans la société. Doxa se définit, selon la compréhension bourdieusienne, par un

« ensemble de croyances fondamentales qui n'ont même pas besoin de s'affirmer sous la forme d'un dogme explicite et conscient de lui-même » (Bourdieu, 1997, p. 30). Cette définition de la doxa s'applique à la notion de violence présente dans le village d'Eddy Bellegueule.

Je ne sais pas si les garçons du couloir auraient qualifié leur comportement de violent. Au village les hommes ne disaient jamais ce mot, il n'existait pas dans leur bouche. Pour un homme la violence était quelque chose de naturel, d'évident (Louis, 2014, p. 39).

La violence est une réalité indiscutable dans le village, et cela renforce notre idée que ce village est, pour Eddy Bellegueule, un lieu dur et rigoureux, et un endroit impropre pour le héros narré que nous connaissons.

Ce milieu violent est souligné dans le chapitre, *La douleur*. Si la violence est un phénomène doxique dans le village d'Eddy, l'effet qui la suit, c'est la douleur, une conséquence naturelle et évidente. À cause de cette violence et cette domination quotidienne que subit, Eddy Bellegueule, le héros narré attend la douleur chaque fois qu'il va au collège.

Ils me tirent les cheveux, toujours la lancinante mélodie de l'injure *pédé, enculé*. Les vertiges, les touffes de cheveux blonds dans leurs mains. La peur, donc, de pleurer et de les énerver plus encore. Je pensais que je finirais par m'habituer à la douleur. Et un certain sens, les hommes s'habituent à la douleur, comme les ouvriers s'habituent aux maux de dos (Louis, 2014, p. 36-37).

Si la douleur et la violence ont une telle place dans la vie d'Eddy Bellegueule, la compréhension du lecteur pour son choix de fuite lui est acquise. Pour le héros narré, ce type de violence fait partie de la vie quotidienne. Dans ce cas, la douleur physique est donc aussi le résultat de la domination. Les états corporels comme les vertiges (comme un résultat que sa « tête heurte le mur de briques » (Louis, 2014, p. 36.)) et la peine d'être tiré par les cheveux, nous montrent une image que le héros narré est vraiment dominé par les autres élevés. Bourdieu explique que la doxa peut causer, par ses rapports de domination, que, « [D]es conditions d'existence les plus intolérables puissent si souvent apparaître comme acceptables et même naturelles » (Bourdieu, 1998, p. 11). Nous considérons la violence au collège comme des événements intolérables, et la condition d'être en souffrance chaque jour est ainsi considéré comme intolérable.

C'est intéressant que le narrateur compare sa douleur avec la douleur des ouvriers de l'usine, le mal aux dos et, plus tard, « *la maladie de cassiers* » (Louis, 2014, p. 38) dont les femmes caissières souffrent. Tous les types de douleurs différents semblent comme des « conditions naturelles » et immuables dans ce milieu social. La norme générale veut que les

femmes deviennent caissières et que les hommes travaillent à l'usine quand ils quittent l'école.⁷ Et cela montre que cette douleur fait partie d'un cercle éternel. Il est difficile d'échapper un tel cercle, quand il est le résultat de l'idée doxique dans la société. Le narrateur lève cette problématique de la violence et la douleur d'une perspective individuelle à une perspective sociale. Les peines de son père et sa cousine, sont des conséquences directement physiques d'une domination masculine qui fait partie de ce milieu. Car la domination masculine, symboliquement, se base sur la violence et la virilité, comme nous l'avons expliqué dans le paragraphe précédent. Bourdieu dit que : « [L]a représentation androcentrique [...] de la reproduction sociale se trouve investie de l'objectivité d'un sens commun, entendu comme consensus pratique, doxique, sur le sens des pratiques » (Bourdieu, 1998, p. 53). Cela explique pourquoi nous sommes laissés avec un sentiment d'injustice ne pas seulement pour Eddy Bellegueule au collège, mais aussi pour les gens qui travaillent dans l'usine et les femmes qui travaillent comme caissières.

La France s'est montré comme un pays avec un peuple divisé pendant l'élection présidentielle ce printemps. Il est peut-être plus important que jamais de comprendre plutôt qu'attaquer les classes sociales différentes. Le chapitre, *La douleur*, se termine avec cette phrase : « Leur capacité de m'oublier si vite m'affectait » (Louis, 2014, p. 38). Cette phrase fait d'abord référence aux tyrans du collège. Dans un second temps, elle peut se référer à l'un des plus grands problèmes politiques quotidiens : les gens qui viennent de la classe populaire se sentent parfois oubliés par la société en général. Nous parlons des gens qui font ce type de travail, où la douleur fait partie du quotidien et la violence symbolique est exercée sur eux, par les dominants dans la société. C'est pour cette raison que nous développons, en lisant le chapitre *La douleur*, une sympathie non pas seulement pour Eddy, mais aussi pour son père et sa cousine, parce qu'il compare sa douleur avec celle du père et de la cousine. Cela montre également un rapprochement du narrateur et sa classe ancienne, il comprend la douleur des personnages du roman.

4.4 La réaction violente, une contre-réaction de la colère ou de la honte ?

⁷ Le narrateur montre cette idée sous-jacent dans une conversation entre le héros narré et sa mère : « *Et moi alors, je devrai y aller aussi la nuit, à l'usine ? Oui* » (Louis, 2014, p. 33). Il nous raconte que d'être un cassier, c'est un travail typique pour les femmes : « Les femmes caissières – puisque ce sont des métiers plutôt réservés aux femmes, les hommes trouvent ça dégradant » (Ibid., p. 37).

La violence est une forme de la domination physique. Elle est aussi plutôt incorporée dans le milieu social et devient une disposition d'habitus pour Eddy Bellegueule. Dans le chapitre précédent, nous avons vu la différence entre la famille d'Amélie et la famille d'Eddy. Là nous avons étudié la jalousie d'Eddy envers Amélie et la conscience qu'il existait « un monde plus favorisé » que le sien. Un incident, encore une fois, dans la cour du collège, montre une dispute entre Amélie et Eddy, où la fille dit que les parents d'Eddy « étaient des fainéants » (Louis, 2014, p. 98). Il est intéressant que le mot ne soit pas écrit en italique. Cela montre que le mot vient du français standard, le langage du narrateur, après qu'il se soit séparé de sa famille et de son milieu social. Donc, ce mot montre aussi le conflit entre les deux langues et les deux classes sociales que l'auteur Édouard Louis explique dans l'entretien : « Je n'écris pas avec la langue de l'ennemi, j'écris au final entre deux langues ennemies, et le livre est le reflet de cela » (Louis dans Abescat, 2014). Donc nous avons ici deux classes qui sont en dispute. L'énoncé d'Amélie est une indication du goût qui vient de son habitus et un dégoût pour l'autre classe. En plus, cette idée que les parents d'Eddy Bellegueule sont des fainéants indique une notion de moral. La domination peut être une action où quelqu'un exerce son autorité sur le plan du moral.⁸ Le moral concerne l'idée de comportement communément admise dans une société.⁹ À la lumière du chapitre précédent, nous voyons la relation entre la domination, l'habitus et le champ. L'habitus, qui a l'influence la plus forte, domine le champ. L'énoncé d'Amélie est une forme de la domination symbolique. Nous étudions la continuation de cette dispute :

Je me rappelle cette dispute avec la précision des événements que l'on crée dans sa vie à partir de souvenirs qui auraient pu être insignifiants, banals. Et puis, des mois, des années après, selon ce que l'on devient, ils prennent du sens. Je l'ai frappée. Je l'ai saisie par les cheveux et j'ai claqué sa tête contre la tôle du car du collège qui stationnait là, avec violence, comme le grand roux et le petit au dos voûté dans le couloir de la bibliothèque (Louis, 2014, p. 98-99).

Le contrecoup du héros narré, c'est la violence - peut-être par la raison de son habitus. Ce côté d'Eddy Bellegueule n'est pas montré fréquemment dans le roman, puisque c'est lui qui est généralement la victime de ce type de violence. Ce contrecoup était pour lui possible dans ce cas, parce que la personne qui l'a blessé n'était pas un garçon plus grand et plus fort que lui, mais une fille. Selon Bourdieu, la réaction de dominé pourra aussi être « la colère » (1998, p. 60). Une émotion qui dans ce cas, se manifeste par la violence physique. Cette réaction semble

⁸ Comme il disait dans Larousse : « action de dominer, d'exercer son autorité ou son influence sur le plan politique, moral, etc. » (« domination », 2017).

⁹ Comme il disait dans Larousse: « Qui se conduit selon les règles de comportement communément admises dans une société ; qui est conforme aux bonnes mœurs » (« moral », 2017).

à première vue comme une domination forte d'Eddy Bellegueule, quand il la traite dans la même façon que les brutes le font avec lui dans le couloir. Grâce à l'explication du narrateur, nous comprenons que la réaction d'Eddy Bellegueule est divisée entre la colère et la honte. La voix du narrateur défend le héros narré et il montre que sa réaction a du sens. Il ne veut pas seulement défendre ses parents appelés fainéants, la raison de sa réaction violente est plus profonde. Le narrateur explique : « Elle m'avait fait comprendre qu'elle appartenait à un monde plus estimable que le mien [...] une conversation sur Aliénor d'Aquitaine entre Amélie et sa mère m'avait fait pâlir de honte » (Louis, 2014, p. 99). C'est-à-dire que la réaction d'Eddy se fonde sur la honte qu'il a ressentie en rendant visite à Amélie. Dans cette maison ils parlent une langue différente que chez Eddy, et ils parlent des sujets sophistiqués comme la littérature et l'histoire. Jean-Pierre Martin confirme que la domination d'une classe supérieure peut conduire à la honte chez la classe inférieure :

[D]ans ce premier regard où l'un et l'autre se jaugent (parlure, costume, teint, allure, manières) on pourrait voir une des sources de la honte, soit un principe social de domination qui implique la perception immédiate, de part et d'autre, d'un sentiment de supériorité ou d'infériorité (2006, p. 24).

Dans la maison d'Amélie, Eddy est donc dominé par les dispositions d'habitus qui vient de la classe d'Amélie. Il est possible d'interpréter la dispute entre Eddy et Amélie dans la cour comme une réponse violente à la domination d'une échelle bien plus large que la domination entre deux personnes. Nous pouvons interpréter cette phrase du roman citée ci-dessus comme une honte pour ses parents et la honte pour sa classe. Cela rend possible la compréhension pour la rage violente d'Eddy Bellegueule, même si cet incident pourrait changer notre conception du héros narré comme le dominé dans ce récit.

4.5 La honte de soi-même et de sa sexualité

Une raison pour laquelle le héros narré est harcelé et injurié pendant son enfance et l'adolescence est qu'il est homosexuel. Il n'est manifestement pas accepté dans le village ni dans la famille. Comme nous avons vu dans 4.1, si l'on est un homme dans ce milieu il a fallu devenir un dur pour être accepté. Pour cette raison, Eddy Bellegueule a des problèmes à accepter sa sexualité. Dans le chapitre *Le hangar*, le narrateur se met à nu métaphoriquement et littérairement. Le narrateur nous montre librement le comportement du héros narré pour se distancer de l'homosexualité, en utilisant les mots « *pédé, tantouze, pédale* » (Louis, 2014, p.

138) pour se moquer des copains quand ils jouent « aux homosexuels » (Ibid.) ou quand ils regardent les films pornographiques ensemble. Pour Eddy Bellegueule, il était très risqué de rejoindre ce type des jeux avec ces garçons, puisqu'il serait menacé de dénoncer sa sexualité. Quand même, il décrit ce qui s'est passé quand il regarde les autres qui se masturbent en regardant un film pornographique :

Je vois encore les sexes humidifiés. J'ai dit que je devais partir et que je ne voulais pas assister à ce jeu, trop troublé. Je n'ai pas dit que j'étais troublé, j'ai tenté de le cacher, de prendre un air serein. En rentrant chez moi je pleurais déchiré entre le désir qu'avaient fait naître en moi les garçons et le dégoût de moi-même, de mon corps désirant (Louis, 2014, p. 139).

Dans la première phrase, le narrateur montre clairement sa voix dans cet extrait. Dans ce cas, il est pertinent d'interpréter cette interruption de sa voix comme l'éloignement du héros narré. Au moment où le narrateur rédige ces lignes, il est adulte et plus libéré qu'avant. Nous pouvons dire que cette interruption du narrateur signifie que le narrateur a maintenant un caractère plus dominant qu'avant. L'extrait (et le chapitre entier) a un caractère d'un journal intime. Le narrateur partage ses souvenirs les plus intimes et personnels. De cette façon nous avons la possibilité de plonger dans les vraies émotions du héros narré, et aussi le comportement qu'il avait devant ses copains, comme Jean-Pierre Martin a dit ; « l'homme de verre »¹⁰. Cette scène implique une crise d'identité, et montre le conflit intérieur que le héros narré vit. Sans avouer directement qu'il ressent de la honte pour ses sentiments, il l'indique quand même en exprimant « le dégoût » pour soi-même. Toutefois Eddy Bellegueule n'est pas dans une situation où il est directement dominé par quelqu'un, il est quand même dominé par la tendance générale dans son milieu, où l'homosexualité n'est pas acceptée. Avec la perspective bourdieusienne sur l'homosexualité et la domination symbolique, le dominé, explique Pierre Bourdieu, tend à prendre la perspective d'un dominant :

[I]l peut être ainsi conduit à s'appliquer et à accepter, contraint et forcé, les catégories de perception *droites* (*straight*, par opposition à *crooked*, tordu, comme dans la vision méditerranéenne) et à vivre dans la honte l'expérience sexuelle qui, du point de vue catégories dominantes, le définit, balançant entre la peur d'être perçu, démasqué, et le désir d'être reconnu des autres homosexuels » (Bourdieu, 1998, p. 162).

Cela reflète cette crise d'identité d'Eddy Bellegueule, et explique ce qu'il nous montre dans ce chapitre où il sent la honte pour ses désirs. Il a peur d'être dévoilé, mais dans le même temps, il a un désir pour les situations qui peuvent l'évoquer. Jean-Pierre Martin appelle cette combinaison pour un « amer mélange de désir et de honte » (Martin, 2006, p. 189). C'est

¹⁰ (Martin, 2006, p. 21)

pourquoi la honte mêlée au désir signifie un changement de soi. Le héros narré est en train de passer une transition de l'enfance à l'adolescence.

En lisant les descriptions des épisodes honteux, le lecteur est permis de lire ces sentiments intimes. Est-ce que cela signifie que le narrateur a une attitude sans pudeur vis-à-vis son passé ? Nous pouvons interpréter que le narrateur n'a plus honte pour son orientation sexuelle. Nous avons dans d'autres œuvres littéraires, des exemples de cette transformation entre la honte et l'impudeur. Jean-Pierre Martin discute dans son livre des exemples sur ce type de littérature fait par Marguerite Duras, il dit que :

[L]e langage est comme l'assemblage d'un corps et d'un vêtement (plus ou moins dénudé, plus ou moins drapé), on le savait. Mais pas forcément que la littérature était à ce point une question de pudeur-impudeur, de tenue, de dégain, d'arrogance, une façon de s'exposer au regard des autres (2006, p. 181).

Grâce au dialogisme entre le narrateur et le héros narré dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, nous pouvons voir des traces de cette liaison entre pudeur et impudeur. Avec la présence de la voix du narrateur au début de l'extrait du roman, déjà cité au page précédent, nous voyons qu'il voit « encore les sexes humidifiés ». Cela peut signifier qu'il n'a plus honte de ses désirs sexuels. Avec le roman et le langage, le narrateur s'expose au monde. Décrire et raconter les épisodes de la honte de son enfance et adolescence, peut être compris comme une façon d'en finir avec la honte.

En supposant que les idées bourdieusiennes fonctionnent comme une plate-forme pour rendre possibles la compréhension et la reconnaissance chez le lecteur, nous voyons que l'aspect sociologique aide à souligner les thèmes reconnaissables comme la jalousie, le malaise social et la honte et le sentiment d'être dominé. Ceux sont des sentiments humains qui sont facilement identifiables pour le lecteur. En montrant les épisodes honteux, le narrateur s'éloigne de la position dominée du héros narré pour surmonter son passé tourmenté. Cette éloignement conduit à un rapprochement de la part du lecteur, parce que le narrateur nous raconte l'histoire de la honte, qui nous touche. Dans le chapitre suivant, nous étudierons comment les sentiments, avec lesquels nous pouvons nous identifier, créent un effet de réel à travers les descriptions du roman.

5.0 Le réalisme sentimental, un avantage et un frein pour la sympathie ?

« Une vie racontée n'est pas la vie vécue »
Jean-Pierre Martin, 2006, p. 123

En lisant le roman, *En finir avec Eddy Bellegueule*, nous avons l'impression que l'enfance brutale du héros narré est racontée comme elle s'est vraiment déroulée, sans aucune tentative d'embellir l'histoire¹¹. Comme l'a dit Jean-Jacques Rousseau dans son autobiographie, *Les Confessions* (1813) : « Voici le seul portrait d'homme, peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité » (1973, p. 31). Le discours honnête dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, renforce notre conception selon laquelle le roman est basé sur une vie réelle.

En parlant du « réalisme » nous ne pensons pas à celui qui a donné nom à l'époque littéraire du XIXe siècle, même s'il y a des ressemblances entre le roman de Louis et le réalisme de cette époque en ce qui concerne les rapports entre l'individu et la société. Cependant, nous parlons d'un type de réalisme comme reconnaissance, à travers des sentiments dans le roman, comme par exemple : la honte. Dans ce chapitre, nous étudierons un réalisme sentimental qui nous touche par les descriptions dans le roman. Le narrateur reconstruit ses souvenirs à travers les sens, comme l'odeur, et ses émotions. Cela crée une forme de dynamisme entre le présent et le passé qui engage le lecteur. Les descriptions montrent de quelle manière il a mémorisé son histoire. Dans ce chapitre, nous étudierons comment nous sommes inclus dans la vie du narrateur et comment les descriptions jouent un rôle important dans le roman pour notre reconnaissance des sentiments.

5.1 Les descriptions, un effet de réel pour le lecteur

Il faut dire que ce sont les outils littéraires qui rendent possible l'identification du lecteur à l'histoire du narrateur. Le genre romanesque, riche en dialogismes qui rendent le récit plus vivant. Dans le roman, les détails jouent un grand rôle pour exprimer les thèmes qui nous touchent. La vérité nue est décrite d'après les mémoires d'Édouard Louis, et nous pouvons nous demander si ce qu'il décrit est la vérité, ou si ses souvenirs sont des obscurités. Un événement réel se passe dans un moment et se termine dans un autre. L'action exacte du réel est très

¹¹ Édouard Louis a dit : « Réussir à dire cette violence passait par deux choses. La première, c'était d'écrire contre Jean Genet, qui, dans une scène du *Miracle de la rose*, se fait cracher dessus parce qu'il est homosexuel et métamorphose ces crachats en roses : comme si la littérature consistait à esthétiser, comme s'il fallait rendre les choses lyriques pour se les réapproprier, belles, métaphoriques. La seconde, c'était d'écrire contre Pasolini, c'est-à-dire contre la mythification, l'idéalisation des classes populaires » (Louis dans Abescat, 2014).

difficile à reconstruire. Mais, comme l'a dit, Toril Moi, dans son article en parlant des romans de Karl Ove Knausgård : la réalité pour le lecteur se trouve dans les descriptions du roman, même si le roman est un genre, traditionnellement, considéré comme de la fiction (2017). La frontière entre la fiction et la vérité est souvent floue dans le roman autobiographique. L'auteur, Édouard Louis, dit qu'il a « essayé à l'inverse de ne pas brouiller la frontière, mais d'atteindre en quelque sorte la vérité par la littérature, par la construction littéraire » (Louis dans Abescat, 2014). C'est-à-dire, par la littérature et par la langue il essaye de s'approcher de la vérité.

La conception du monde du narrateur, et la réalité du héros narré est présentée par les descriptions et le récit. La description sous la forme d'une comparaison souligne l'interprétation du narrateur sur les épisodes dont il se rappelle. Par exemple, quand le héros narré découvre sa sexualité dans le chapitre *Le hangar*, entre parenthèses, le narrateur crée une métaphore de ce qui se passe dans son corps : « (coup de marteau, battement de cœur, coup de marteau, battement de cœur : les deux s'accordaient pour former une symphonie infernale) » (Louis, 2014, p. 140). Au lieu d'écrire une simple phrase « mon cœur battait plus fort », nous voyons que la description crée un état de suspens, d'attente de ce qui arrivera ensuite. Les deux répétitions attirent notre attention sur le corps d'Eddy, et la nervosité qu'il ressent. Ce rythme construit cette image d'« une symphonie infernale » qui symbolise ce qu'Eddy vit qui est à la fois terrifiant et beau, une combinaison accablante pour le héros narré. Une telle description montre l'interprétation de la réalité vécue par une personne, le narrateur qui l'interprète. Cette interprétation semble vraisemblable pour le lecteur, puisque nous connaissons la crise d'identité du héros narré. Ce type d'identification qui construit un sentiment de réalisme à travers les métaphores et interprétations riches, est un contraste à *L'effet de réel*, la notion de Roland Barthes. Son essai portant le même titre dit qu'un texte littéraire a une fonction, qui est de créer, pour le lecteur, l'effet du réel. Cet effet se trouve dans les détails qui semblent « insignifiants ». Le détail concret, comme « le baromètre » sur le mur dans *Un cœur simple* de Flaubert, ne réfère pas seulement au réel mais signifie le réel (1968). Cependant, nous montrerons que les descriptions dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, créent un type d'effet de réel que le lecteur sent grâce à la reconnaissance et à la compréhension. La description d'Eddy est un autre exemple qui montre que le roman est plus qu'un « témoignage ». Le roman autobiographique a pour principe de partager une histoire personnelle. Pour s'identifier avec le héros narré, le lecteur devrait être un participant plutôt qu'un spectateur de l'histoire d'Eddy. Les descriptions aident à provoquer notre empathie. Quand le narrateur décrit ces champs qui semblent « ne jamais prendre fin » (Louis, 2014, p. 106) entre le théâtre et le village, le désespoir que le héros narré ressent devient réel pour nous aussi. De même avec l'humiliation que le héros narré subit au collège, quand il

est forcé de courir avec les « jambes de celui qui court à contre-courant dans une mer agitée » (Louis, 2014, p. 34). L'humiliation est décrite au figuré pour que le lecteur ressente la manière avec laquelle le narrateur a vécu ce souvenir personnel.

Un autre exemple sur les descriptions du roman, dessine une image de Bruno en relation avec le jeu qu'ils ont fait dans le hangar, les garçons : « Ils ne paraissaient pas anxieux. Plutôt prêts à jouer à un jeu inhabituel, risqué, mais rien d'autre qu'un jeu d'enfants, comme les jours où Bruno s'amusait à torturer les poules de sa mère » (Louis, 2014, p. 141). Cette description de Bruno indique qu'il est un garçon qui aime torturer les animaux, de la même façon qu'il aime de dominer ses copains. Est-ce qu'on voit un soupçon d'humour noir ? Bien que la description montre une image de Bruno, nous interprétons que le narrateur le montre comme une brute primitive. Bien que cette description nous fasse rire de Bruno, le chapitre a une atmosphère sombre. Le narrateur décrit sa vérité et son opinion sur ce garçon. Toril Moi dit aussi dans son article que la description n'est qu'une référence neutre de la vérité, elle est aussi une manifestation, au sens propre, qui dévoile ce que le spectateur observe (2017).¹² Dans la citation du roman, c'est le narrateur qui observe les autres garçons et interprète leurs attitudes comme intrépides. C'est le narrateur qui nous montre Bruno comme une brute, d'une façon plutôt comique. De cette façon toutes les descriptions du roman sont les produits des observations du narrateur. Il semblerait que nous sommes invités à répondre aux interprétations du narrateur, et à comprendre l'épisode de son point de vue.

5.2 Les odeurs, des évocateurs pour le mémoire du narrateur

Les descriptions sont donc déterminantes pour notre participation dans le récit d'*En finir avec Eddy Bellegueule*. Le narrateur nous invite à regarder l'histoire de son point de vue, sa réalité, son aventure dans un milieu dur. Comme nous l'avons vu, les descriptions du harcèlement dans le couloir montrent, de manière très détaillée, la violence et la douleur corporelle. Plusieurs des descriptions du roman sont corporelles, et elles en appellent à nos sens. L'odeur a la puissance d'intensifier un souvenir. Par exemple, dans le chapitre *La bonne éducation*, le narrateur décrit le goût alimentaire de sa propre maison, un goût lié au habitus. En tant que lecteurs nous développons un dégoût pour cette nourriture. « Une odeur de graisse, donc, de feu de bois et

¹² La phrase est paraphrasée de cette citation en norvégien de Toril Moi : "Beskrivelse er altså ikke bare en nøytral registrering av det som finnes. Det er også *uttrykk*, både i den forstand at det avslører hva betrakteren legger merke til" (2017)

d'humidité » (Louis, 2014, 103). Le narrateur ne dit jamais directement qu'il déteste ces habitudes alimentaires, mais avec les descriptions de l'odeur, il crée une atmosphère étouffante, et nous imaginons la pièce commune couverte dans cet air gras. Un autre exemple, c'est le couloir dans lequel il est persécuté par les garçons : « un petit couloir à la peinture blanche et écaillée, l'odeur des produits ménagers industriels utilisés dans les hôpitaux et les mairies » (Ibid., p. 35). Avec une telle image et avec les odeurs familières, le narrateur évoque nos sens quand il lit la description. Le dernier exemple que nous montrons ce sont les odeurs dans le chapitre *Le hangar*, qui sont décrites après son expérience sexuelle : « Je ne me lavais plus les mains quand elles étaient imprégnées de l'odeur de leurs sexes, je passais des heures à les renfiler comme un animal. Elles avaient l'odeur de ce que j'étais » (Louis, 2014, p. 144). Les trois exemples sur l'odeur, montrent une partie importante du roman. Les odeurs soulignent les aventures importantes dans la vie d'Eddy Bellegueule, et elles en appellent à la conception réaliste. Dans l'article *Si le parfum m'était conté*, Sarah Sauquet dit : « (...) c'est la description de l'odeur, et notamment de la mauvaise odeur, de la puanteur, de ce qui est moisi et renfermé qui donne corps à la description réaliste (...) » (2014). L'odeur a un rôle de fait déclenchant pour énoncer de vagues réminiscences. Le narrateur crée des images que nous pouvons voir visuellement, et que nous découvrons par les descriptions corporelles. Comme le narrateur explique dans le roman, *Du côté de chez Swann* (1913), de Marcel Proust, « l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir » (p. 46). Après quelques temps, l'image visuelle des aventures s'estompent et les sens humains deviennent des outils pour revivre les souvenirs. Cela indique que le lecteur se joint au narrateur quand il est en train de se souvenir des épisodes de son enfance. Le narrateur partage son aventure, et l'odeur le rend plus vivant.

5.3 Le côté moins sympathique du héros narré

À l'exception de l'épisode où Eddy se bat avec Amélie et quand il injure un autre garçon au collège, nous avons discuté des descriptions et des effets réalistes dans le roman qui favorisent la sympathie pour le héros narré. Se montrer, comme Rousseau a dit, « dans toute sa vérité », inclut aussi une exposition de ses défauts, ce qui exige une sincérité qui combat la vanité humaine. Si cette sincérité du narrateur d'*En finir avec Eddy Bellegueule* consolide notre impression de lire une histoire vraie, les événements racontés qui montrent son côté cynique peuvent freiner notre sympathie pour le jeune Eddy, d'autant plus que le narrateur ne semble

pas très critique face aux défauts du héros narré. À la fin du chapitre *Le rôle d'homme*, le père d'Eddy croit qu'il est en train de mourir, après avoir été battu par son autre fils. Le père dit : « *Faut que je te dise aussi un truc, c'est que je t'aime et que t'es mon fils, quand même, mon premier gamin* » (Louis, 2014, p. 53-54). Cela est un des aperçus rares de l'amour du père. Le narrateur répond : « Je n'avais pas trouvé ça, comme on pourrait le penser, beau et émouvant. Son *je t'aime* m'avait répugné cette parole avait pour moi un caractère incestueux » (Ibid., p. 54). Le narrateur montre qu'il n'est pas habitué à répondre à ce type de sentiments, en particulier de la part de son père. Il trouve que ce que son père énonce, est sale. À la lumière des analyses que nous avons faites dans le chapitre précédent, nous savons que la violence symbolique est toujours présente dans le milieu d'Eddy, et que la domination masculine joue un grand rôle dans la maison d'Eddy. Au moins, il est encore possible pour le lecteur de comprendre la réaction du héros narré. En lisant cette citation, on n'évite pourtant pas de développer un sentiment d'empathie pour le père. Sa tentative de dire « *je t'aime* » n'arrive pas à toucher son fils.

À la fin du roman, Eddy commence au lycée dans une autre ville. Il porte une veste qui était un cadeau de ses parents. « J'étais si fier en l'achetant, ma mère avait dit fière elle aussi *C'est ton cadeau de lycée, ça coûte cher, on fait des sacrifices pour te l'acheter* » (Louis, 2014, p. 203). Malheureusement, dans ce lycée, le code vestimentaire est différent du village, et Eddy ne voulait pas se distinguer : « Trois jours plus tard je la mets dans une poubelle publique, plein de honte. Ma mère pleure quand je lui mens (*je l'ai perdue*) » (Ibid.). Dans la crainte d'être encore une fois le dominé dans un champ social, Eddy a jeté sa veste pour suivre le nouveau code vestimentaire.¹³ Cela est douloureux à lire, puisque nous savons que la famille d'Eddy a peu d'argent. La citation donne l'impression que la mère est fière de son fils, et veut sincèrement le soutenir. Cela rend le roman plus complexe et vivant. D'un autre côté, nous comprenons qu'Eddy vient d'une culture dominée par « un monde plus favorisé ». Dans ce lycée il est donc un autre habitus, un autre goût qui définit la culture dominante. La domination symbolique par la classe la plus dominante qui rend Eddy honteux. Si nous approfondissons la réflexion, nous pensons qu'Eddy Bellegueule ressent qu'il n'a pas d'autre choix que de jeter sa veste pour avoir une chance d'être accepté par les autres élèves au lycée. En effet, nous sommes incités à penser que c'est la domination générale qu'il faut blâmer. Les épisodes qui montrent le côté moins sympathique du héros narré, peuvent tout de même être interprétés comme compréhensibles

¹³ Notons que Bourdieu dit que les vêtements sont rattachés à la domination : « Seul les naïfs peuvent ignorer, après tant de travaux historiques sur la symbolique du pouvoir, que les modes vestimentaires et cosmétiques sont un élément capital du mode de domination » (1979, p. 358).

grâce au cadre sociologique du roman. Le cadre sociologique sert à défendre le héros narré. Ainsi, le lecteur est donc poussé à sympathiser avec son caractère plutôt que de se laisser influencer par les éléments qui puissent freiner la sympathie.

5.4 La critique du roman

Le discours d'*En finir avec Eddy Bellegueule*, avec ses dialogismes et ses descriptions, rend la lecture réaliste et vivante. Et comme ce roman est lu comme l'histoire de la vie *réelle* de l'auteur, la sortie du roman a créé une polémique en France. Le fait qu'Édouard Louis ait écrit un roman qui dévoile la vie des membres de sa famille et d'autres gens qui habitent dans son village, a créé de nombreuses critiques et discussions. La famille d'Édouard Louis est interviewée dans le journal local de Picardie, *Le courrier Picard* : « J'ai une colère monstrueuse contre ce torchon. Pour moi, c'est de l'argent sale, tempête sa maman. Mais c'est mon enfant, et je l'aimerai toujours » (Julien, 2014). La famille ne reconnaît pas les mots écrits dans le roman d'Édouard Louis. Un autre exemple de critique est l'article, *Belle gueule d'Edouard ou dégoût de classe ?* (2014), où le roman est critiqué pour être « une ode au monde de la culture et aux valeurs de la bourgeoisie qui auraient éclairé un provincial pauvre sur la propre trajectoire » (Meizoz). Il écrit aussi que la langue dans le roman est « poussée à l'extrême de ses formes » (Ibid.). C'est-à-dire que certaines critiques décrivent le roman comme une exagération et se placent ainsi en position de victime. Même en Norvège, *En finir avec Eddy Bellegueule* a créé un débat entre différents auteurs. L'auteur, Kjartan Fløgstad, est en désaccord avec la façon dont Édouard Louis généralise les valeurs et coutumes de la classe bourgeoise contre la classe ouvrière. En ce faisant l'histoire d'Édouard Louis devient menteuse.¹⁴ En lisant de telles critiques, nous voyons qu'elles influencent la perception de l'auteur, et ainsi, la perception du héros narré aussi. Bakhtine a dit que l'auteur n'est « jamais neutre » dans un texte, et ainsi, nous comprenons la curiosité des lecteurs pour trouver la vérité de l'histoire d'Édouard Louis. Nous pouvons nous demander s'il a moralement le droit de publier un tel roman avec une histoire si personnelle et qui semble apparemment affecter les autres membres de sa famille.

¹⁴ Paraphrasé de cette citation norvégienne de *Morgenbladet* : « Jeg skjønner jo på en måte fortellingen hans, men når den blir allmenngjort og generalisert som et bilde på verdiene i arbeiderklassen versus verdiene i borgerligheten, så blir den løgnaktig » (Fløgstad dans Lunde, 2016).

L'auteur, Édouard Louis répond aux critiques de Fløgstad, et dit que si tu écris de la littérature, le but est de contribuer à une autre aventure que celle de la vérité. Tu ne le fais pas pour reproduire la perception commune, mais pour créer une nouvelle perception du monde.¹⁵ Cette notion d'une nouvelle perception du monde est retrouvable dans la langue du roman, les descriptions et les souvenirs personnels de l'auteur. L'auteur a récréé son enfance à travers ses souvenirs et la théorie sociologique. La transformation d'un dominé à un dominant dans le discours, donne également une indication sur la raison d'être de ce genre de littérature. Écrire est *une* manière de regagner la voix et de se libérer. En lisant le roman, nous sommes invités à comprendre le monde d'Eddy Bellegueule, ses aventures et ses défis quotidiens. Comme Toril Moi a dit, à la fin de son article après avoir lu le roman autobiographique de Karl Ove Knausgård. En finissant un roman, il faut avoir le sentiment qu'on a participé à une aventure, dans un monde différent au sien (2017). C'est aussi le sentiment qu'on peut facilement avoir en lisant *En finir avec Eddy Bellegueule*.

¹⁵ Paraphrasé de la citation d'Édouard Louis, à la critique de Fløgstad : "Men hvis du skriver litteratur, er målet å bidra med en annen opplevelse av virkeligheten. Du er ikke der for å produsere det folk ser, men for å skape en ny opplevelse av verden" (Ibid.).

6.0 Conclusion

En lisant le roman d'Edouard Louis, nous avons le sentiment de faire un voyage dans la vie d'Eddy Bellegueule. Dans ce mémoire, nous avons vu que l'aspect sociologique et l'aspect romanesque ont une certaine influence sur la manière dont le lecteur peut se rapprocher du héros narré. Le côté sociologique montre l'éloignement que le narrateur n'aurait pas pu effectuer sans son éducation et compréhension pour les idées bourdieusiennes. L'autre grand éloignement, c'est le genre romanesque, un genre considéré comme fictif. Cependant, le lecteur obtient une aventure du réalisme en lisant les descriptions détaillées. Les deux manières de s'éloigner, créent le dynamisme de dominé-dominant. Le narrateur domine le texte, c'est lui qui semble choisir les souvenirs qu'il partage avec nous. Dans ce dernier chapitre nous allons voir comment la façon dont nous avons montré que le dynamisme entre le dominé et le dominant crée un rapprochement entre le lecteur et le héros narré.

Le lecteur souhaite reconnaître l'aspect humain dans un texte. Le dialogue entre le héros narré et le narrateur dans le roman, montre une transformation de l'identité et un développement personnel. C'est nécessaire d'avoir une distance de soi pour comprendre les malentendus du passé. Quand le narrateur raconte qu'être un dur était, « au centre » de son existence pendant toute son enfance, il le voit comme impossible parce qu'il se connaît mieux au moment où il narre les faits. Et pour le lecteur, la reconnaissance humaine dans le texte est acquise en regardant le contraste entre le narrateur et le héros narré. En montrant les rencontres émotionnelles à travers les souvenirs du narrateur, nous ressentons la peine qu'il a de les revivre. Le dialogue entre les deux rend le roman plus vivant et il rend la nouvelle identité du narrateur plus vraisemblable. Le contraste entre le narrateur et le héros narré est aussi souligné par les deux langues dans le texte. Le narrateur montre un éloignement symbolique en utilisant deux types de langues dans le texte. Le plurilinguisme et la construction hybride du texte, dans notre cas, montre deux perspectives sociologiques. Les deux langues rendent le roman plus vivant, mais elles montrent l'opinion publique du milieu social d'Eddy Bellegueule en contraste avec l'opinion publique de l'autre classe social. Le narrateur dit par exemple « dîner » au lieu de « bouffer » selon la manière de parler de sa famille. Ces deux verbes qui signifient « manger un repas ensemble » viennent de deux milieux différents. Même si cette stylisation parodique montre un éloignement entre le narrateur et son passé, il montre aussi un rapprochement parce qu'il connaît cette langue, et elle faisait partie de sa vie pendant toute son enfance. Comme l'auteur a dit dans l'entretien : « J'ai deux langages en moi, celui de mon enfance et celui de la culture » (Louis dans Abescat, 2014).

Alors que la langue et le dialogisme bakhtinien dans le roman nous permettent de faire partie des souvenirs du narrateur, le cadre sociologique fonctionne comme un outil pour expliquer et comprendre le milieu d'Eddy. Cela dévoile la vie d'Eddy Bellegueule, puisqu'il faut étudier la vérité pour comprendre. Le chapitre *La bonne éducation* est montré comme un exemple de théories de champ et habitus. Il montre effectivement la différence entre ce qui est considéré comme la bonne éducation dans les classes différentes, et surtout les différences entre la famille d'Amélie et sa propre famille. Comprendre d'abord le champ est favorable à la sympathie pour la situation du héros narré, puisque le lecteur peut reconnaître les difficultés et les expériences dans un contexte social. Nous avons l'impression qu'Eddy Bellegueule ressent un malaise dans son propre habitus, car ses propres intérêts ne correspondent pas avec les intérêts de sa famille. D'un autre côté, nous le voyons aussi comme un étranger dans l'autre classe car il la voit comme un fantasme. À la maison d'Amélie, il ne peut pas converser sur les mêmes thèmes de littérature et d'histoire qu'elle. Le narrateur montre les grands contrastes entre les deux classes. Dans chaque champ, il y a une lutte de pouvoir entre les habitus pour gagner la domination. Confirmée par la théorie de Bourdieu, nous voyons que la honte est une conséquence de la domination dans *En finir avec Eddy Bellegueule*. Selon Édouard Louis, la domination et l'humiliation sont des thèmes qui nous rapprochent. Le lecteur a les qualités nécessaires pour reconnaître les situations d'Eddy. En partageant les épisodes qui sont vécus comme honteux pendant l'enfance, cela peut signifier que le narrateur les voit autrement en écrivant le roman. Il n'est pas impossible de vivre une vie honteuse à perpétuité, et nous interprétons que le roman est une façon pour le narrateur de déplacer la honte. Il ne semble pas vouloir la déplacer vers une autre personne, comme le héros narré essaye de le faire en utilisant le mot « pédale » pour essayer de prouver sa virilité, mais il donne la responsabilité à la société. Cela nous permet de comprendre les tentatives du héros narré pour être le dominant. En partageant les épisodes honteux de son enfance, le narrateur s'éloigne de la honte en montrant une attitude d'impudeur envers ces épisodes.

La honte est considérée par Jean-Pierre Martin comme « la chose du monde la mieux partagée », la reconnaissance pour nous est déterminante pour la compréhension et sympathie du héros narré. Dans ce mémoire, nous avons choisi d'interpréter le réalisme comme un effet que le lecteur ressent à travers la reconnaissance. Les descriptions détaillées qui rendent le discours encore vivant, sont des produits de réflexions du narrateur à l'heure actuelle. Elles sont des images sur la façon dont le narrateur revit les souvenirs. En montrant que quelques souvenirs sont recréés par les odeurs, nous sommes inclus dans la recréation de l'histoire d'Eddy Bellegueule. Dans notre cas, on peut dire que le réalisme se trouve dans notre

imagination. Pourtant l'imagination est toujours capable de porter bien plus loin que la vue. Grâce à l'imagination, mais aussi grâce au réalisme du roman, nous avons ressenti la honte et les autres sentiments d'Eddy à travers la voix du narrateur.

Apparemment, le roman a touché les lecteurs à la fois en France et dans le reste du monde. *Marvin ou la belle éducation*, un film français qui est sorti cet automne, est inspiré librement par le roman d'Édouard Louis. En Norvège, il est créé une pièce de théâtre basée sur *En finir avec Eddy Bellegueule*. Son deuxième roman, *L'histoire de la violence*, est également devenu une pièce de théâtre, et sera présentée pour la première fois en novembre au théâtre norvégien, *Det Norske Teateret*. Cela fait preuve de la popularité des histoires d'Édouard Louis. Cette popularité indique que les grands thèmes, la honte et la domination, ces sont des thèmes qui nous touchent et qui sont reconnaissables pour le grand public.

Même si le roman d'Édouard Louis semble comme une façon de s'éloigner de son passé, de quitter la honte et fuir son milieu, la fin du récit nous fait réfléchir. « Nous sommes dans le couloir, devant la porte cent dix-sept, à attendre l'enseignante, Mme. Cotinet. Quelqu'un arrive, Tristan. Il m'interpelle *Alors Eddy, toujours aussi pédé ?* Les autres rient. Moi aussi » (Louis, 2014, p. 204). Les mots finals nous font penser que le narrateur est vraiment libéré. Celui-ci montre que même après la fuite d'un autre milieu, il n'a pas réussi de fuir le mot « pédé ». Il rit avec eux, comme il est soumis à la nouvelle culture au lycée. Il fait comme le roseau dans la fameuse fable de La Fontaine : « Je plie, et ne romps pas » (2011, p. 33). Cela montre l'effet d'une force dominante, il faut se soumettre quelque fois pour survivre. La fin réfléchit le titre du roman avec le verbe « finir » en infinitif. Elle signifie le processus continu du narrateur pour laisser dans le passé, Eddy Bellegueule, *le pédé...*

7.0 Bibliographie

- Bakhtine, Mikhaïl (1978). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.
- Bakhtine, Mikhaïl, cité dans Todorov, T. (1981). *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique suivi de écrits du cercle de Bakhtine* (p. 33 et 82). Paris: Seuil.
- Bakhtine, Mikhaïl (2016). *From the prehistory of the novelistic discourse*. LITT3000/ALITT2201. (p. 41-68) Polycopié, NTNU.
- Barthes, Roland (1968). L'effet de réel. (*Communications*, 11. *Recherches sémiologiques le vraisemblable*. pp. 84-89) Repéré à : http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1968_num_11_1_1158 (page consulté le 20. septembre 2017).
- Bessière, Jean (1988). « Hybrides romanesques, interdiscursivité et intelligibilité commune ». Bessière, J. (Red.), *Hybrides romanesques : fiction : 1960-1985* (p. 127-143). Paris : Presses universitaires de France.
- Bourdieu, Pierre (1979). *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Minuit
- Bourdieu, Pierre (1997). *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil.
- Bourdieu, Pierre (1998). *La domination masculine*. Paris : Seuil.
- Bourdieu, Pierre (2004). *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris : Raisons d'agir.
- « Domination » (2017). Larousse. Repéré à : <http://larousse.fr/dictionnaires/francais/domination/26382?q=domination#26260> (page consulté le 19. octobre 2017).
- Ernaux, Annie (2013). *La distinction, œuvre totale et révolutionnaire*. Louis. E. (Red.), *Pierre Bourdieu. L'insoumission en héritage* (p. 21 – 43). Paris : Presses Universitaires de France.
- Ernaux, Annie (1997). *La honte*. Paris : Gallimard.
- Fløgstad, Kjartan, cité dans l'article de Lunde, A. F. (2016, 29.04). « I en avis fra 50-tallet vil du se meningene hans ord for ord ». *Morgenbladet*. Repéré à : <https://morgenbladet.no/aktuelt/2016/04/i-en-avis-fra-50-tallet-vil-du-se-meningene-hans-ord-ord> (page consulté le 10 novembre 2017).
- Julien, Fabrice et Rivallain, Gaël (2014, 02.02). « Les deux visages d'Eddy Bellegueule ». *Le Courrier Picard*. Repéré à : <http://www.courrier-picard.fr/archive/recup/region/les-deux-visages-d-eddy-bellegueule-ia0b0n306422> (page consulté le 11 novembre 2017)
- Kozul, Mladen (2007). « Sympathie et compassion: à l'épreuve du corps : Manon Lescaut, La religieuse et Justine ». Cléro, J.P. (Red.), *Les discours de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité* (p. 325 – 342). Lévis (Quebec): Les presses de l'université Laval.
- La Fontaine, Jean de (2011). « Le chêne et le roseau ». *Faibles choisies*. (p. 30 – 33). Paris : Seuil.
- Louis, Édouard, (2013). *L'insoumission en héritage*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Louis, Édouard (2014). *En finir avec Eddy Bellegueule*. Paris : Points
- Louis, Édouard, dans l'entretien avec Abescat M. (2014, 18.07). *Edouard Louis : J'ai deux langues en moi, celui de mon enfance et celui de la culture*. Repéré à <http://www.telerama.fr/livre/edouard-louis-j-ai-deux-langages-en-moi-celui-de-mon-enfance-et-celui-de-la-culture,114836.php> (page consulté le 17. aout 2017)
- Louis, Édouard (2016). *Histoire de la violence*. Paris : Seuil.
- L'université de Genève. *L'École de Genève*. Repéré à : <https://www.unige.ch/lettres/framo/histoire/> (page consulté le 30 aout 2017).
- Maffi, Carlos. *FANTASME, psychanalyse*. Encyclopædia Universalis (en ligne). Repéré à <https://www.universalis.fr/encyclopedie/fantasme-psychanalyse/> (page consulté le 10 octobre 2017).

- Maupassant, Guy de (1987). « Fort comme la mort ». (1889). L. Forestier (Red.), *Maupassant. Romans*. (p. 835 – 1028). Paris : Gallimard.
- Martin, Jean-Pierre (2006). *La honte. Réflexions sur la littérature*. Paris : Seuil.
- Meizoz, Jérôme (2014, 03.03). « Belle gueule d'Edouard ou dégoût de classe ». *CONTEXTES* (En ligne), Repéré à : <https://contextes.revues.org/5879> (page consulté le 10 novembre 2017)
- Moi, Toril (2017, 21.07). « Å lese med innlevelse ». *Morgenbladet*. Repéré à : <https://morgenbladet.no/ideer/2017/07/lese-med-innlevelse> (page consulté le 7 novembre 2017)
- « Moral » (2017). *Larousse*. Repéré à <http://larousse.fr/dictionnaires/francais/moral/52562?q=moral+#52427> (page consulté le 19. Octobre 2017).
- Proust, Marcel (1987) « Du côté de chez Swann ». (1913). *À la recherche de temps perdu I*. (p. 1 – 420). Paris : Gallimard.
- Robert, Marthe (1977). *Roman des origines et origines du roman*. Paris : Gallimard.
- Rousseau, Jean-Jacques (1973) *Les Confessions*. (1813). Paris : Gallimard.
- Starobinski, Jean (1970). « Le progrès de l'interprète ». *La relation critique*. (p. 109 – 202) Paris : Gallimard.
- Sauquet, Sarah (2014, 07.11) *Si le parfum m'était conté*. Repéré à <https://flairflair.com/2014/11/07/sarah-sauquet-lodorat-et-la-litterature/> (page consulté le 10 novembre, 2017).
- Tegos, Spiros (2007). « Pitié et sympathie chez Rousseau et Hume ». Cléro, J.P. (Red.), *Les discours de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité*. (p. 407 – 421). Lévis (Quebec): Les presses de l'université Laval.
- Todorov, Tzvetan (1981). *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique suivi de écrits du cercle de Bakhtine*. Paris: Seuil.